

15138

DOLLARD DUBÉ

Légendes indiennes du St-Maurice



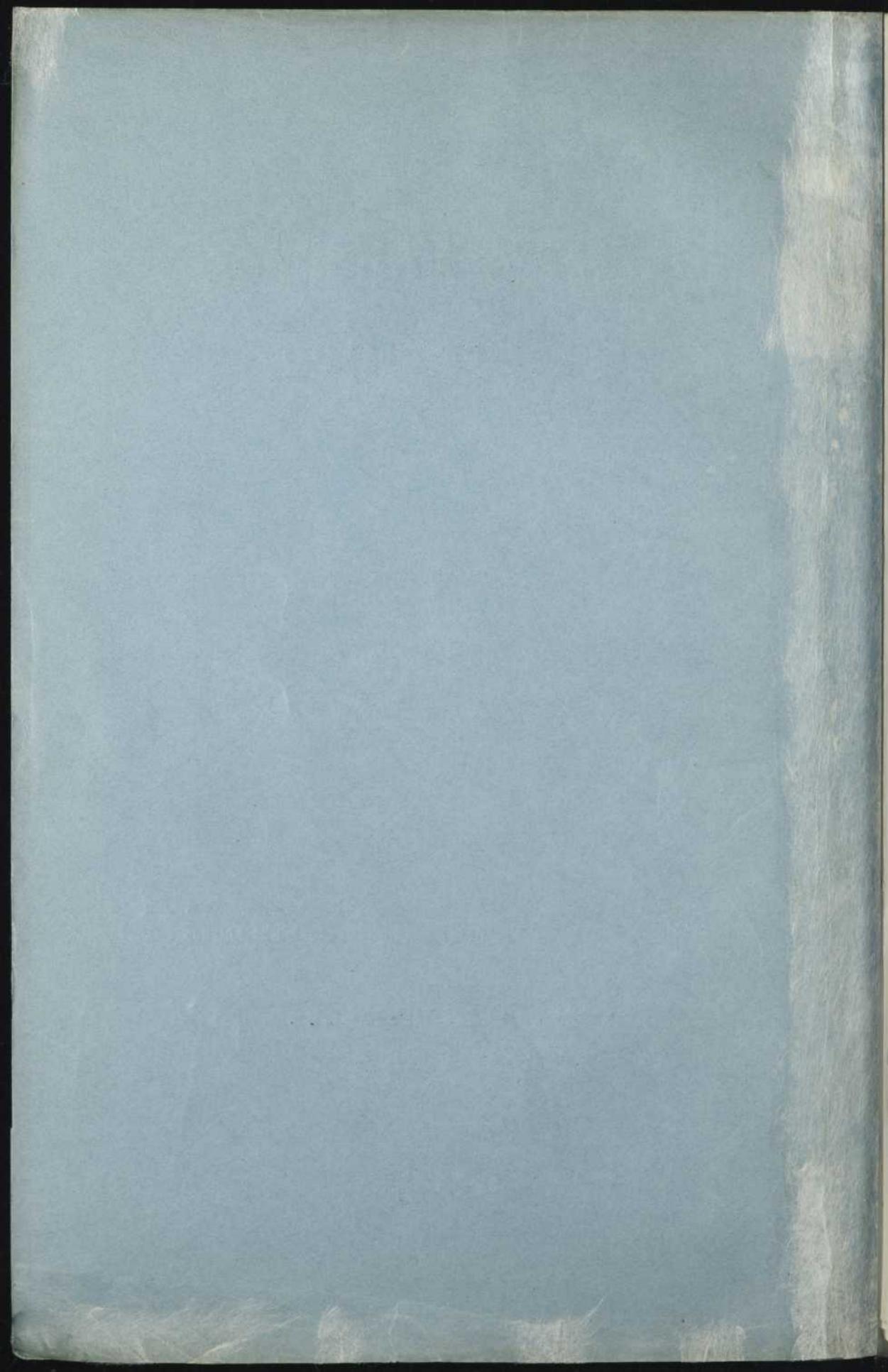
Bois gravé

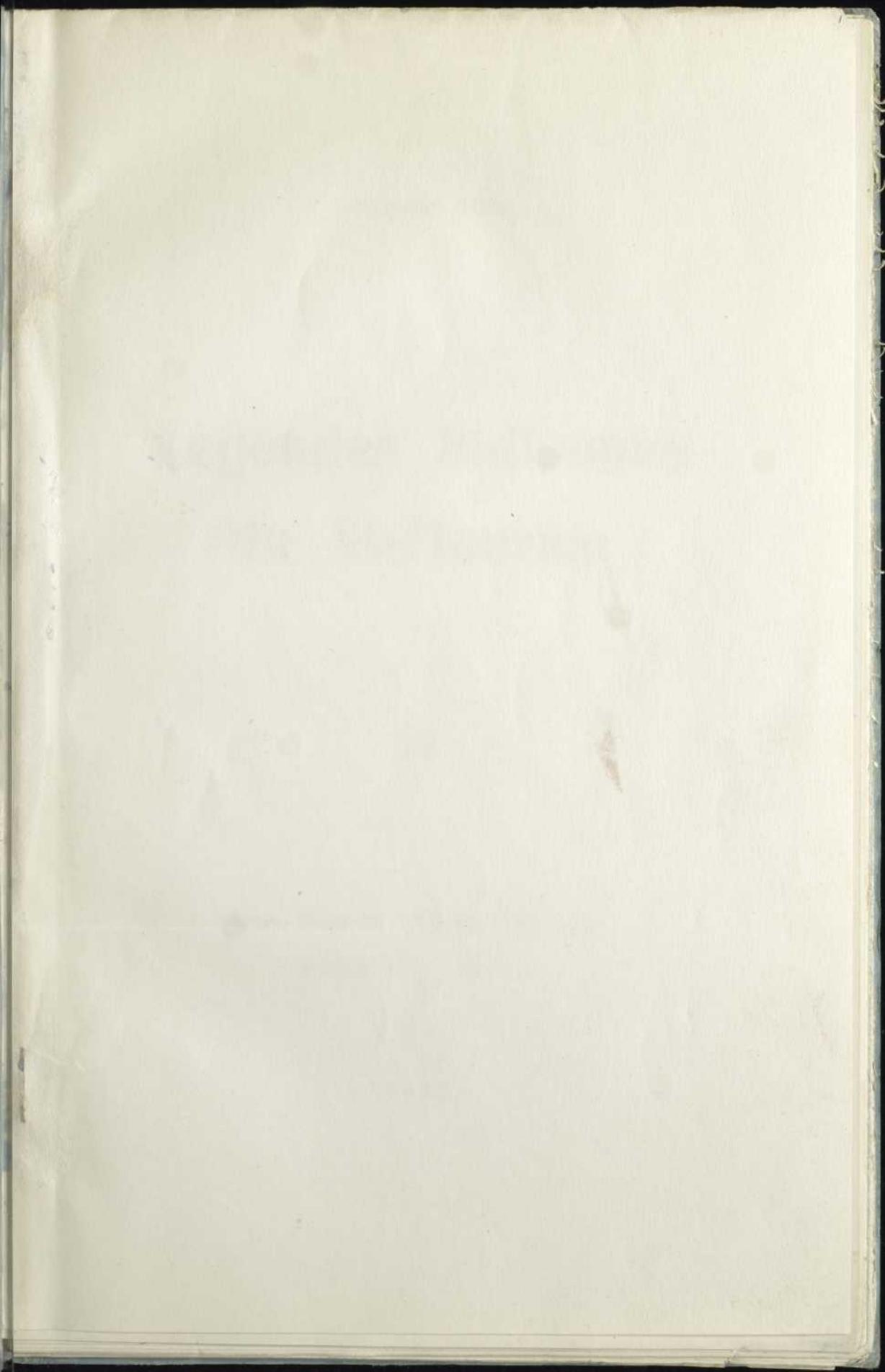
Rodolphe Duguay

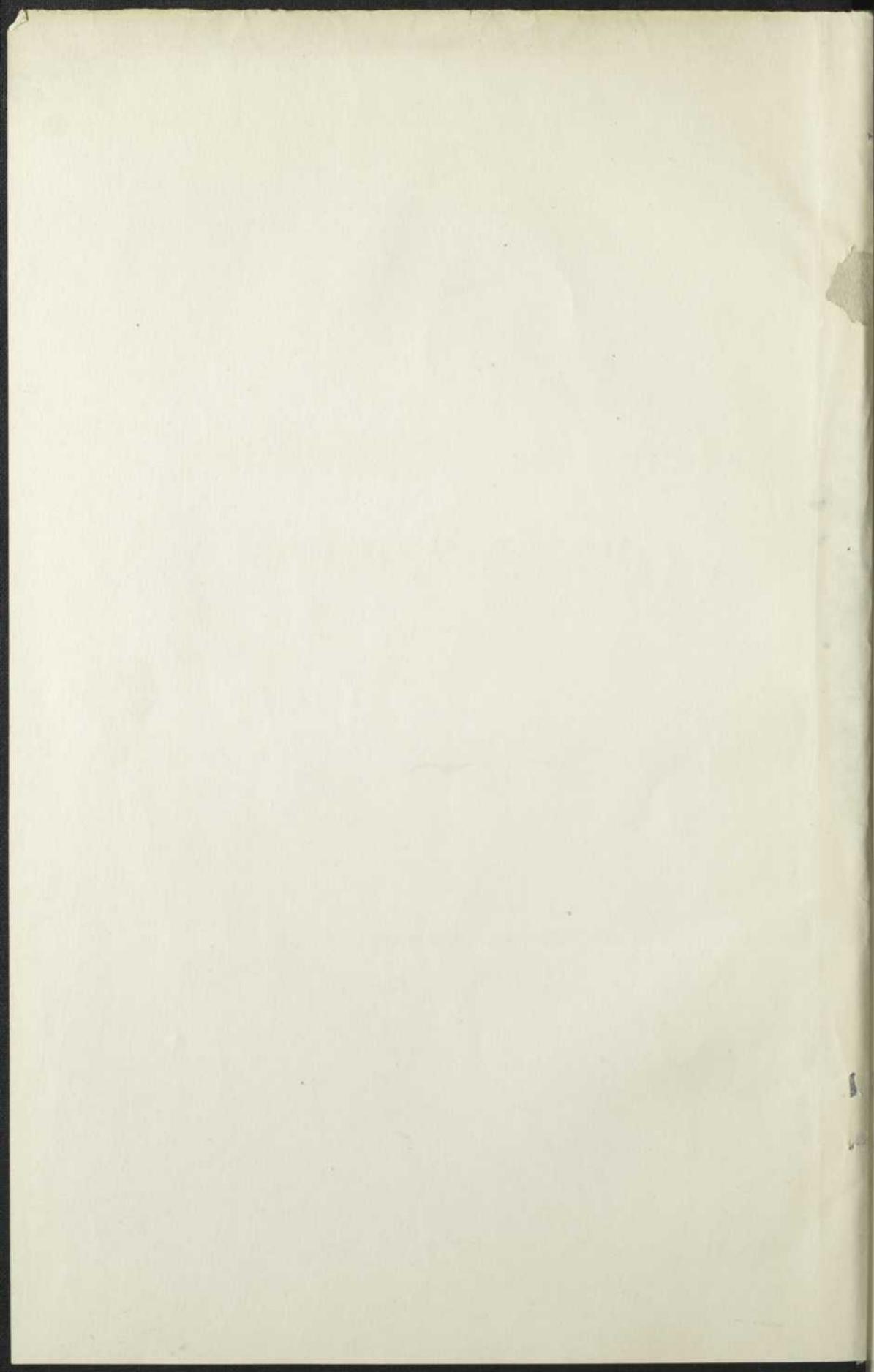
Les Pages trifluviennes

Série C — No 3

1933







DOLLARD DUBÉ

Légendes indiennes du St-Maurice



BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

Les Pages trifluviennes

Série C — No 3

1933

*Il a été tiré de cet ouvrage
100 exemplaires sur papier
coquille, numérotés à la
main de 1 à 100.*

No.....

310201.003
309.02-1112

(Tous droits réservés.)

~~E
98
F. D. B.
Ex. 2~~ S

B. Q. R.
NO. 5644

AVANT-PROPOS

A Monsieur L. Judson,

gérant-général

de la

St. Maurice Forest Protective Association,

et à

Monsieur Philius Pagé,

gérant-général

de la

St. Maurice River Boom,

qui ont rendu possible mon voyage d'études dans le Haut-St-Maurice,
je dédie cette gerbe de légendes recueillies auprès des
Indiens de Manouan.

Dollard Dubé

A. M. Johnston

1850

1850

St. Louis, Mo. 1850

1850

Missouri, 1850

1850

1850

St. Louis, Mo. 1850

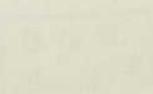
1850

1850

1850

1850

Dollar



Avant - propos

C'est à la suggestion, au commandement plutôt, de M. l'abbé Albert Tessier, que j'ai entrepris, en juillet 1933, un voyage d'études dans le Haut-St-Maurice. L'ordre n'avait pas besoin d'être appuyé d'aucune menace ! Il répondait trop à mes désirs !

Ce voyage qui, il y a dix ans, eut été une véritable corvée pour tout autre que les vieux routiers de la forêt, s'effectue aujourd'hui dans des conditions quasi idéales de confort et de rapidité.

Pour ma part, je n'ai eu qu'à m'en remettre, les yeux fermés, à l'expérience et à l'amabilité des hommes de la St. Maurice Forest Protective Association, qui m'ont véhiculé et guidé partout où ma curiosité d'enquêteur me poussait. Grâce à eux, j'ai pu évoluer pendant près de six semaines dans la région merveilleuse qui s'étend de Weymontachingue à St-Michel des Saints.

C'est à la réserve indienne de Manouan que j'ai séjourné le plus longtemps : près de trois semaines. Je tenais particulièrement à prendre contact avec les Indiens de cette réserve, descendants des tribus qui habitaient autrefois tout l'arrière-pays trifluvien.

Il y a trois postes indiens dans le territoire du St-Maurice : Manouan, Weymontachingue et Obidjuan. Celui de Manouan est le plus au sud, presque à mi-chemin, à vol d'oiseau, entre Weymontachingue (ou Sanmaur) et St-Michel des Saints. On y

accède par Casey, situé sur le Transcontinental, ou par St-Michel, en allant du sud au nord. Dans l'un ou l'autre cas, la distance est à peu près la même : une soixantaine de milles.

La réserve indienne de Manouan s'étend en bordure sud-ouest du lac Métabeskéga, sur une longueur de trois milles par un mille de profondeur. A cet endroit, le lac n'est pas très large. Presque en face du groupe de maisons et de tentes où habitent les Indiens, s'élèvent, sur la rive nord du lac, les bâtisses du Poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Les sauvages n'occupent la réserve que durant quatre mois d'été. Ils passent le reste de l'année dispersés sur leurs territoires de chasse respectifs. Il y a là 34 familles, donnant une population de 164, à l'été de 1933. Le Père Guinard, O.M.I., missionnaire depuis 35 ans chez ces Indiens, les rattache à la famille crise et non au groupe des Montagnais. Plusieurs familles sont de sang-mêlé, telles les familles Moore, Dubé, Flamand, etc...

Mon but bien défini était d'étudier la vie de ces Indiens et surtout d'essayer de pénétrer leur état d'âme à travers les légendes et les récits conservés chez eux. Ce ne fut pas facile. Les Indiens sont peu loquaces ; ils sont timides et méfiants à l'égard des étrangers, surtout s'ils soupçonnent qu'on fait enquête au nom du Gouvernement !

Il me fallut beaucoup de diplomatie pour gagner leur confiance. Je n'y serais sans doute jamais parvenu, sans l'assistance de Mademoiselle Ursule Bordeleau, institutrice à la réserve de Manouan, et de M. A. Swaffield, directeur du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Mademoiselle Bordeleau et M. Swaffield usèrent de leur ascendant sur les Indiens et les incitèrent à me faire confiance.

Pendant les trois premiers jours, malgré mon entêtement à traverser à la réserve, je n'avais pu obtenir un mot des Indiens. Ils ne voulaient pas desserrer les dents. L'intervention de made-

moiselle Bordeleau et celle de M. Swaffield brisèrent cette méfiance et mes interlocuteurs, jusque-là obstinément muets, consentirent enfin à parler !

Comme il n'y a que quelques Indiens capables de s'exprimer un peu en anglais ou en français, je n'étais pas à bout de mes difficultés ! Charles Flamand et le "Père Jos Dubé" se montrèrent disposés à m'aider et à me servir d'interprètes. Pour leur part, ils déclarèrent ne connaître aucun récit ni légende et m'affirmèrent qu'ils n'en avaient pas entendu raconter par les autres membres de la tribu.

Cela n'était pas pour me rebuter. Je tins bon et j'usai de tout ce qui pouvait m'aider à obtenir les bribes de folklore que j'étais venu chercher. J'avais apporté quelques articles de fantaisie : des colliers de verre, des miroirs, des pipes, des blagues à tabac, et surtout j'avais mon appareil photographique ! L'Indien aime à se faire photographier ! J'abusai de cette faiblesse et du goût de ces braves gens pour ce qui brille...

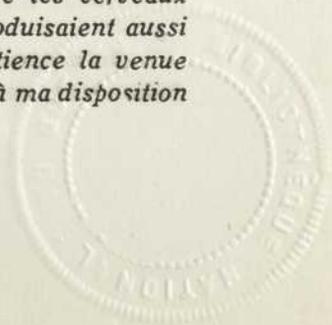
J'obtins une première victoire. Charles Flamand, qui m'avait affirmé que je ne trouverais pas de légendes chez eux, me dit :

— Moi je ne sais pas d'histoires, mais Séné, lui, en sait. (Séné, c'était le chef de la réserve).

— Alors, allons voir Séné.

Séné commença lui aussi par se dérober. Mais mon appareil photographique et le don d'une pipe et d'un sac à tabac améliorèrent rapidement sa mémoire. Il se recueillit et il commença à me raconter une histoire que Charles Flamand me traduisait de son mieux en français. J'avais enfin ma première légende !

D'autres suivirent... D'une histoire à l'autre les cerveaux et les langues se déliaient. Les petits cadeaux produisaient aussi leur effet. Chaque jour, on attendait avec impatience la venue de mon canot ! J'étais logé dans une maison mise à ma disposition



par le directeur du Poste de la Baie d'Hudson, M. Swaffield, et chaque après-dîner je me transportais en canot sur le terrain des Indiens. Après Séné, Jos Dubé, St-Pierre, Simon Attawa, Jimmy Moore, David Kawaiastika, et quelques autres, y compris Charles Flamand, enrichirent ma collection de légendes. Je devais même en obtenir quelques-unes des sauvages de Weymontachingue, un peu plus tard.

La gerbe que je publie aujourd'hui ne constitue, à mon avis, qu'une faible part des récits et légendes conservés chez nos Indiens du Haut-St-Maurice. Avec de la patience et de l'habileté il devrait y avoir moyen de reconstituer une bonne partie de cette littérature indigène, naïve et captivante. Je ne désespère pas d'y arriver un jour.

La reconstitution des légendes recueillies par le truchement d'un interprète n'a pas été sans offrir des difficultés. Dans bien des cas, je n'ai pu arracher que des bribes incomplètes, sans lien suivi. Il est évident que la plupart de ces histoires n'ont plus cours dans la tribu et que bien des détails sont déjà effacés des mémoires. Raison de plus pour les fixer au plus tôt !

J'ai suivi d'aussi près que possible le texte fourni par mes interlocuteurs. Je me suis gardé de l'enjoliver et de l'altérer. Tout au plus, ai-je ajouté quelques données susceptibles de rendre le récit plus logique et plus cohérent.

-0-0-0-

Au cours des légendes qui vont suivre, il y a une expression qui revient assez souvent : "faire le wabano". Dans les circonstances embarrassantes, pour connaître le moyen de sortir d'une difficulté ou pour savoir l'issue d'une entreprise qui les intéressait, les sauvages "faisaient le wabano".

On dressait pour cela une cabane spéciale dans laquelle un Indien s'enfermait pour un temps plus ou moins long. Il entrait

alors en communication avec les esprits qui lui révélaient les secrets dont il avait besoin. Le sauvage qui "faisait le wabano" se contentait de "jongler" ou récitait des incantations. Il pouvait séjourner parfois plusieurs jours dans sa "cabane au Wabano".

Les sorciers étaient des spécialistes de ces communications avec les esprits. Cette coutume date de l'époque païenne, mais il n'est pas très sûr qu'elle soit disparue. Une des principales utilités que les Indiens trouvaient au Wabano, était la révélation que leur faisait celui qui se livrait à cette pratique, des poissons qui se prenaient à leurs lignes et des bêtes qu'ils attrapaient dans leurs pièges. Ces renseignements les guidaient dans leurs courses et leur exemptaient des "voyages blancs" !

-0-0-0-

Le mot Windigo revient aussi assez souvent sur les lèvres des Indiens du Haut-St-Maurice. C'est évidemment le principal des mauvais esprits acharnés à leur faire du mal. Ils se le représentaient sous la forme d'un géant de trente pieds de hauteur avec des pieds dépassant une verge de longueur. Son territoire principal était la rivière Windigo qui se jette dans le St-Maurice près du Rapide des Cœurs. Il ne voulait pas que les Indiens aillent pêcher ou chasser sur son domaine et, lorsque quelqu'un s'en approchait, il faisait un tapage d'enfer pour l'éloigner.

-0-0-0-

Au cours de leurs conversations, les Indiens de Manouan m'ont aussi rapporté certaines croyances superstitieuses que j'inscris à titre documentaire.

Sur le lac Mondonac j'ai vu une île pas mal éloignée des bords. Les sauvages disent que chaque fois qu'on la montre du doigt, une grande tempête s'élève sur le lac. Personnellement, j'ai tenté l'expérience sans succès !

Non loin du lac Long, des sauvages avaient tendu des lignes qui disparaissaient toujours au cours de la nuit suivante. Ils en conclurent que les esprits ne voulaient pas les voir pêcher-là.

Bien en haut du barrage de la Loure, sur le St-Maurice, on trouve un lac appelé le lac du diable. Ce lac a environ deux milles de long par un mille de large. Si vous dérangez une pierre sur la grève, elle reviendra toujours d'elle-même là où vous l'aurez prise.

Souvent, entre deux arbres rapprochés l'un de l'autre ou même dans une fourche d'un même arbre, se forme une sorte de gomme, que les Français appelèrent "roubarbe" à leur arrivée au pays. Cette "roubarbe" annonce le mauvais temps, disent les sauvages, en criant et gémissant comme un enfant qui appelle sa mère.

Sur une grosse montagne, vers le milieu du lac Mékinac, on voit encore, paraît-il, les vestiges d'un jardin. Un sauvage y a trouvé des échalottes, il y a quelques années. Or personne, à ce qu'on dit, n'a jamais pu aller semer à cet endroit-là. On appelle donc ce jardin : "le jardin merveilleux". Juste en face, de l'autre côté du lac, il y a un long corridor creusé à même le roc et qui n'a pas moins de 300 pieds de longueur. C'est le "Chemin du diable".

Dollard DUBE.

Celui qui a étranglé le soleil

Tchakabish était un tout petit homme, oh ! bien plus petit encore que Castor dont je vous parlerai, et dix fois plus agile. Au surplus, il était rusé comme pas un. Sa vie ne se passait pas à chasser ni à pêcher, mais à jouer des tours à tous ceux qu'il rencontrait. Il avait tellement de tours dans son sac que plusieurs le redoutaient plus que le géant Kamichak, qui vivait alors en nos forêts.

Tchakabish habitait avec sa sœur cadette. Comme celle-ci était d'âge à se marier, elle demandait souvent à son frère de lui amener quelqu'un de joli dont elle voulait faire son mari. Tchakabish disait toujours qu'il n'en rencontrait pas.

— Bien, écoute, lui dit un jour sa sœur ; moi je suis fatiguée de vivre toujours toute seule, trouve-moi un mari ou je te quitte.

— Fais comme tu voudras. Je ne suis toujours pas capable de t'en faire un mari, moi. On ne fait pas cela comme on fait une flèche. Cherches-en un.

Et il partit d'un côté pendant que sa sœur s'en allait à l'opposé. Tout à coup, Tchakabish se mit à siffler. Comme il se trouvait alors non loin de la hutte du géant Kamichak celui-ci sortit tout en colère. Il avait son arc bandé et une flèche toute prête à partir. Il regarda partout mais ne vit rien. Pourtant le sifflement n'arrêtait pas. Le géant alors s'avança de plusieurs pas pour découvrir d'où pouvait bien venir ce bruit. C'est alors qu'il vit Tchakabish.

— Tais-toi, petit laid, ou je te darde une flèche au cœur !

— Je ne suis pas plus laid que toi lui répondit Tchakabish, et je ne me tairai pas.

— Non, bien prends cela, dit le géant en lançant sur Tchakabish l'une de ses grosses flèches. Mais Tchakabish, qui était très habile, comme je vous l'ai dit, sauta à cheval sur la flèche, juste au moment où celle-ci passait à ses côtés et fit ainsi un beau tour dans l'air.

Après quoi, Tchakabish s'en alla encore dans la forêt, à la recherche de nouveaux tours à jouer. Il marcha longtemps. Au bout de deux jours, il aperçut au loin plusieurs huttes.

— Tiens, se dit-il en lui-même, je vais avoir quelque chose à faire là.

En s'approchant il vit plusieurs femmes qui grattaient avec des pierres une belle grande peau d'orignal tendue entre des raies de bois.

Il réussit, sans être vu, à se mettre dessous. A chaque coup de pierre que les femmes donnaient sur la peau, Tchakabish coupait celle-ci par en-dessous.

— Qu'est-ce que cela veut bien dire, s'écria l'une des femmes. La peau était pourtant bonne il y a un instant.

Mais Tchakabish, entendant cela, ne put s'empêcher de rire. Ce fut son malheur. Une des femmes le vit, l'empoigna et le porta dans une marmite pleine d'eau qui chauffait sur le feu.

— Tiens, mon petit sorcier, dit-elle ; tu as fini de rire de nous autres. Tu nous as fait gaspiller notre peau d'orignal, tu vas bouillir-là maintenant.

Et elle s'éloigna, après avoir fermé hermétiquement le couvercle de la marmite.

Heureusement, l'eau n'était pas encore bouillante. Tchakabish sortit doucement de la marmite, y enleva toute l'eau avec laquelle il éteignit le feu, puis s'éloigna en riant. Mais à un détour du chemin il se trouva face à face avec Kamichak. Celui-ci se baissa pour l'empoigner, mais Tchakabish lui passa entre les deux jambes et se cacha vite dans la forêt.

— Je finirai bien par t'avoir, dit le géant tout en colère, pendant que Tchakabish, invisible, s'éloignait en sifflant.

Le lendemain, Tchakabish se trouva au bord d'un grand lac qu'il n'avait jamais vu.

— Tiens, on va aller voir du pays nouveau, se dit-il. Et il se coupa une branche de sapin, embarqua à cheval dessus et prit le large.

Il n'arriva sur l'autre rivage qu'au bout d'une semaine. Vous comprenez, il était tout exténué de fatigue et avait presque la peau

du ventre collée dans le dos. Il mangea alors quelques petits poissons, pour se renforcer un peu, puis il partit.

Mais le pays où il se trouvait était complètement nouveau. Pas d'animaux comme ceux qu'il venait de laisser, excepté les poissons, et pas d'hommes ni de femmes non plus.

— C'est bien ennuyant, pensait-il en lui-même. Je ne suis plus capable de jouer de tours à personne.

Puis il s'assit et jongla longtemps. Il attendait toujours la fin du jour pour se coucher et la noirceur ne venait pas. Le soleil restait presque toujours en face de lui.

— Bien, écoute, dit-il au soleil. Ton frère qui était là-bas où j'étais, se couchait à tous les soirs comme nous autres. Tu vas faire comme lui, toi aussi !

Et Tchakabish fit un gros collet avec une corde de cuir qu'il avait attachée autour de son corps et alla l'ajuster sur une montagne, non loin, au-dessus de laquelle le soleil devait passer. Puis il attendit. Combien de temps ? Il aurait pu difficilement le dire lui-même. En tout cas, il resta ainsi, assis sur une roche du voisinage et tenant le bout du collet pendant plusieurs jours.

Mais il disait : « Attends, mon vieux soleil, tu ne riras pas de moi à la fin. Je te dis que tu vas te coucher ! »

Au bout d'on ne sait combien de temps, il vit le soleil s'engager en plein dans son collet. Il le laissa bien entrer, puis tira fortement sur l'extrémité qu'il tenait dans sa main. A ce moment, une noirceur affreuse se produisit, tellement que Tchakabish ne voyait pas à un pas en avant. Il voulut quand même descendre et retourner au pays d'où il était parti, pour conter son exploit, mais, en descendant du rocher, il tomba dans un grand trou et on n'entendit plus jamais parler de lui !

Depuis ce temps, il est, paraît-il, dans le monde, un endroit où le soleil ne s'est jamais plus montré. Si vous trouvez cet endroit, vous pourrez dire que c'est là que Tchakabish a étranglé le soleil en le prenant au collet.

L'Enfant dans la lune

Un vieil anishwabé (sauvage), qui vivait seul avec sa femme, avait adopté un jour un petit enfant abandonné par ses parents dans la forêt.

Comme il habitait tout près d'un lac, où l'enfant aurait pu se noyer, le vieillard lui avait défendu de s'éloigner de la hutte.

Mais quel est l'enfant qui obéit à toutes les recommandations de ses parents ? Un soir, profitant du sommeil de son père adoptif, le petit se rendit au bord du lac.

Un spectacle merveilleux l'attendait là. Sur la belle nappe d'eau luisante, la lune étendait un long ruban doré. Ce qui frappait le plus l'enfant, c'est que le beau ruban restait toujours en face de lui partout où il allait. Mais il y avait une cassure au bout, là-bas, et le petit se disait :

« Si je pouvais marcher sur le ruban et aller attacher le bout après la belle boule qui est en l'air, grand-père serait bien content. »

Il décida d'essayer. Il marcha longtemps sur le long ruban posé sur l'eau, mais sans se mouiller. Plus il avançait, plus il montait, si bien qu'au bout de quelques heures il était rendu dans la grosse boule dorée. Ce qu'il y trouva était ravissant et quand il songea à s'en retourner chez lui il faisait déjà jour et le petit ne vit plus ni ruban, ni eau, ni wigwam.

Alors il retourna jouer avec les petits lutins, mais il revint plusieurs fois dans la suite, au cours des belles nuits, quand le beau ruban d'or revenait s'étendre sur le lac, pour sourire à son père adoptif et l'inviter à venir visiter la belle boule.

Comme le vieux mourut au cours d'une claire journée de juillet, le petit n'en eut pas connaissance. Aussi il le croit toujours vivant et il lui sourit souvent de là-haut comme autrefois.

L'Origine du Feu

Il y a de cela si longtemps que pas un homme n'a la mémoire assez longue pour se le rappeler. Mais tout de même, puisque c'est quelque chose qui est déjà arrivé, même si on ne sait ni quand ni où, rapportons-en du moins le récit que nous ont conservé les anciens.

En ce temps-là, les hommes étaient des géants. Ils habitaient tous au sommet des montagnes, qui étaient bien plus hautes qu'aujourd'hui. Il n'était pas rare qu'on en vit plusieurs descendre dans les vallées, mais jamais pour y coucher. Pourquoi ? Nul ne l'a jamais su. Vous comprenez, il y a tellement longtemps de cela !

A cette époque, on voyait bien le soleil, mais il ne réchauffait jamais la terre. Aussi, tous les hommes étaient-ils habillés en fourrure. De quelle manière ? Encore une fois, nul ne le sait. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il fallait de trente à quarante bonnes peaux d'ours pour habiller un homme de taille moyenne de ce temps-là.

Lorsqu'un orage éclatait, paraît-il, c'était chose terrible à voir. Les hommes, les animaux, le soleil lui-même se cachaient. Chose curieuse, la pluie qui tombait alors était chaude. Bien plus, les arbres, qui fleurissaient, même sans chaleur, n'en devenaient que plus beaux. Quelles sortes d'arbres il y avait dans ce temps-là, je n'en sais rien.

Or un jour que s'était élevé ainsi un de ces terribles orages, les hommes, terrés dans leurs antres aux flancs des montagnes, — ils avaient des endroits spéciaux où se réfugier durant les bourrasques, — virent une grande barre de feu en zigzag partant du soleil et s'enfonçant rapidement dans une montagne. Au même moment, ils sentirent l'air moins froid, et, peu après, l'orage se termina. Le soleil alors apparut et à partir de cet instant il réchauffa la terre.

Mais les hommes qui avaient vu tomber la grande barre de feu sur la montagne partirent pour la trouver. N'ayant découvert aucune trace, la plupart s'en revinrent à leurs huttes, où ils continuèrent tranquillement à vivre. Avec cette seule différence toutefois qu'ils ôtèrent leurs vêtements de fourrure : puisque désormais il faisait chaud.

Un homme pourtant resta sur la montagne avec sa femme et ses enfants. Chaque jour il se rendait au sommet, où, lui semblait-il, la grande barre de feu était entrée.

Un jour, il se décida à creuser. La mince couche de mousse qui recouvrait la montagne fut bientôt enlevée ; mais quand il toucha la pierre, ce fut autre chose.

Vous comprenez, dans ce temps-là, on ne connaissait pas le fer. On ne se servait que d'outils en os ou en pierre. Comme il frappait le roc avec un caillou, il vit jaillir une étincelle.

« Tiens ! Je l'ai », dit-il.

Et il se leva, pour aller faire part de sa découverte aux autres hommes. Personne ne voulut le croire. Il parvint tout de même à en amener un avec lui. Il répéta plusieurs fois son expérience avec succès et réussit même à faire flamber une branche sèche, en l'approchant de l'étincelle.

Dès lors, le feu était trouvé et tout le monde dans la suite en tira de grands avantages. Quant aux hommes eux-mêmes, l'histoire ne dit pas comment ils cessèrent d'être géants.

Coeurs pleins de poil

Il y a de cela bien longtemps. En ce temps-là, les Memehidehesiou, comme les loups, rôdaient par bandes dans tout le Canada. Ils s'attaquaient à tous ceux qu'ils rencontraient, tuant les hommes et les enfants et emmenant les femmes en captivité.

Les prisonnières devaient exécuter les besognes les plus dures et à l'occasion des grandes fêtes indiennes leur supplice tenait lieu de récréation. On ligotait les victimes à de solides poteaux disposés en cercle et on les enveloppait d'écorce de bouleau. Comme ces fêtes avaient toujours lieu durant la nuit, on allumait un grand feu au centre ; chaque famille se groupait autour de l'une des prisonnières et le supplice commençait ! Toutes les cruautés étaient permises. Le chef ne posait généralement que deux conditions : la première, qu'aucune des victimes ne fût brûlée avant minuit, heure du « Kimichak chkoudé » (grande illumination) ; la seconde, que chaque famille conservât au moins un os calciné de celle qui l'avait réjouie. Avec ces ossements, les femmes se faisaient des bracelets et des colliers !

A cause de leur cruauté, ces sauvages étaient appelés « Cœurs pleins de poil » par les femmes des autres nations du Canada.

Or en ce temps-là vivait dans la région du St-Maurice un sauvage nommé Garné. Garné était d'une force herculéenne. On disait même qu'il pouvait, d'une simple poussée, déraciner un gros pin ! D'autres affirmaient l'avoir vu frapper la terre de son pied si fortement que de grosses roches en avaient jailli du fond de la rivière voisine, à tel point qu'aucun canot ne pouvait plus passer à cet endroit !

Apprenant les méfaits des « Cœurs pleins de poil », Garné résolut d'arrêter leur carnage. Il se rendit donc à leurs huttes pour les prévenir que s'ils ne cessaient leurs barbaries, il verrait à les châtier !

En arrivant chez les « Cœurs pleins de poil », il ne trouva qu'un vieillard et quelques prisonnières. Après avoir prévenu le vieillard de son dessein, Garné se tourna du côté des prisonnières et leur dit : « Prenez patience, dans une lune, je viendrai vous chercher toutes. » Puis, pour prouver au vieillard qu'il ne venait pas seulement par risée, il souffla dans le feuillage d'un arbre. A l'instant, toutes les feuilles partirent, laissant l'arbre entièrement dépouillé. Après quoi il suivit les pistes des « Cœurs pleins de poil ». En arrivant près d'un petit ruisseau, Garné se désaltéra et mangea un peu ; puis il alla ensuite se cacher sous un arbre mort, tombé non loin de là, où devaient passer les « Cœurs pleins de poil. »

Quelques heures après, ceux-ci arrivèrent. De sa cachette, Garné les compta : ils étaient 35 et amenaient une dizaine de prisonnières avec eux.

Quand ils atteignirent leurs « wigwams », les arrivants virent venir à eux le vieillard tout tremblant.

— Qu'as-tu, Timouchoume ? lui demanda le chef.

— Oh ! oh ! un homme est venu et a fait ça, dit le vieillard, en soufflant et montrant de sa main sèche l'arbre dénudé. Il nous tuera tous si nous ne relâchons nos prisonnières.

— Le connais-tu cet homme-là ?

— Non, mais une des prisonnières dit qu'il s'appelle Garné.

— On lui fera bien son affaire à lui aussi ! N'aie pas peur Timouchoume. Dans une lune, c'est lui qu'on fera danser sur nos haches rougies au feu.

Pendant tout ce temps-là Garné était sorti de sa cachette et s'était rendu à son wigwam, où il dit à sa femme : « Aiguise-moi 35 bonnes flèches et bande mon arc ; je pars avant que le soleil soit levé. Je ne serai pas longtemps. »

Quand tout fut préparé, Garné retourna se poster à une « mad-dawâ » (fourche de chemin) où devaient passer les « Cœurs pleins

de poil ». D'un coup de pied il abattit un arbre qui tomba en travers du chemin ; puis, de ses deux bras puissants, il souleva la racine et se cacha dans le trou.

Le matin, quand les « Cœurs pleins de poil » vinrent pour passer, ils virent l'arbre étendu en travers du chemin avec ses racines toutes sorties de terre.

— Comment cela se fait-il ? dit le chef, cet arbre n'était pas comme cela, quand nous sommes passés, hier soir. Et il n'y a pas eu de vent cette nuit.

— Mais il y a un grand trou, là, dit un des hommes en s'approchant pour y regarder.

A peine s'était-il avancé, que la tête lui partait de dessus les épaules et allait se fixer sur un arbre, dix pieds plus loin, complètement traversée par une flèche.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? dit le chef en s'avançant, à son tour... et il eut le même sort !

En voyant cela, les autres « Cœurs pleins de poil » s'enfuirent à toutes jambes vers leurs huttes, mais Garné sortit de sa cachette et les poursuivit jusqu'à ce qu'il les eut exterminés tous. Puis il se rendit à leurs wigwams et tua toutes leurs femmes et tous leurs enfants. Il n'épargna que le vieillard, après que celui-ci lui eut dit qu'il ne restait plus de « Cœurs pleins de poil » dans tous le pays.

Après quoi, Garné se rendit au lieu où se trouvaient les prisonnières à qui il rendit la liberté. Puis, il retourna vivre paisiblement avec sa femme et ses enfants. Et voilà comment les « Cœurs pleins de poil » disparurent pour toujours du Canada.

Le dernier loup-garou

A l'époque où remonte cette histoire, il n'était pas rare qu'on entendît dire un peu partout au pays que des loups-garous rôdaient le soir, et s'attaquaient souvent aux bonnes gens. Mais celui dont je vais vous parler fut, paraît-il, le dernier aperçu dans la région.

En ce temps-là donc vivait en nos parages un sauvage appelé Naskanawidj. Comme il avait fait une très mauvaise vie durant sa jeunesse, le Windigo l'avait condamné à courir le loup-garou tous les hivers. Ayant perdu sa femme après quelques années de ménage, il était resté seul avec ses trois garçons. Il n'avait jamais pu trouver à se remarier, à cause de sa mauvaise réputation.

Il vivait chez l'aîné de ses fils, qui avait une femme et deux beaux enfants. Ce fils aîné s'appelait Amisk et était chasseur de son métier.

Or, un soir qu'Amisk était parti pour une tournée de chasse assez longue, Naskanawidj, que le Windigo travaillait toujours sourdement, sortit de la hutte et se changea en loup-garou. Il parcourut ainsi des milles et des milles sans voir âme qui vive. Enfin, de guerre lasse, il revint à la hutte de son fils, bien décidé de faire du mal. Trouvant sa bru endormie avec ses deux enfants, il la mordit violemment au cou, tellement qu'elle en mourut. Il alla cacher son cadavre, puis revint au lit des deux enfants. L'un étant trop maigre, il ne se donna même pas la peine de l'éveiller. Quant à l'autre, il le mit en broche, alluma un grand feu au dehors, et s'apprêtait à le faire rôtir lorsqu'il vit revenir Amisk.

— Kidâdâ, es-tu fou ? lui demanda Amisk.

— Non, je ne suis pas fou ; j'ai faim. Tiens, prends, goûte et vois comme c'est bon.

En entendant cela, Amisk se mit à pleurer. Alors le loup-garou s'assit à terre et mangea seul le petit. Après quoi il disparut dans la nuit.

Amisk ne put fermer l'œil et pleura jusqu'au lendemain matin, tant il avait du chagrin d'avoir perdu sa femme et son enfant. Deux jours après, son père revint à la maison, mais pas en loup-garou, cette fois.

— Pourquoi as-tu fait cela ? lui dit Amisk, fondant en larmes.

Naskanawidj ne répondit pas et sortit de la hutte pour s'en aller dans la forêt.

Le soir, il revint en loup-garou, mais ne trouva dans la hutte que le dernier enfant d'Amisk. Il prit un long couteau et coupa l'enfant à plusieurs endroits du corps, pour voir s'il avait beaucoup engraisié depuis sa dernière visite. Ne le trouvant pas suffisamment gras, il le laissa et reprit le bois.

Lorsque Amisk revint, il trouva son dernier-né baignant dans son sang et respirant à peine. A force de soins il réussit à le sauver, et, comme l'enfant ne portait pas encore de nom, il l'appela Odidj-wâgan, ce qui veut dire : celui qui a été coupé à plusieurs endroits. Quelques jours après, Amisk résolut de quitter cet endroit maudit. Il s'appêtait à partir lorsqu'il vit venir son père....

— Tu ne t'en iras pas, dit celui-ci. Loin de t'éloigner de moi, tu vas toujours me suivre et m'aider désormais dans tout ce que je ferai. Sinon, je vais te faire à toi ce que j'ai fait aux autres.

Amisk ne répondit pas, mais baissa tristement la tête.

Naskanawidj continua :

— J'ai trouvé, pas bien loin d'ici, une famille qu'il me faut manger. Mais ils ne sont pas assez gras. Va tuer du caribou pour en donner à ces gens afin de les engraisser. Eh ! puis, je te défends de dire un mot de ce que je veux faire, tu entends ?

Et le loup-garou sortit. Amisk partit peu après pour tuer des caribous, tel que son père le lui avait commandé.

Mais il arriva que la famille dont avait parlé Naskanawidj savait qu'il courait le loup-garou. Quand ils virent venir Amisk avec la viande des caribous fraîchement tués, ils se sauvèrent tous. Naskanawidj apprenant cela entra dans une colère formidable. Mais il s'apaisa bientôt, après avoir dévoré à lui seul toute la viande. Ayant mangé à sa faim, il put donc être quelque temps sans courir le loup-garou. Et l'hiver se passa ainsi.

L'année suivante, Naskanawidj dit à son garçon : « J'ai un grand voyage à faire. Peut-être que je ne pourrai pas revenir

avant le printemps prochain, ou même plus tard. En tout cas, je te défends de partir d'ici. Je veux t'y trouver quand je reviendrai. Et pas un mot à qui que ce soit ! » Puis, il partit.

Où alla-t-il ? D'aucuns disent qu'il se rendit manger des blancs, loin, loin ; d'autres, qu'il fit des ravages épouvantables chez les sauvages établis sur les îles de la triple gueule du grand fleuve noir. Il fut quatre ans sans revenir. A son retour, il trouva Amisk tout vieilli par le chagrin. Mais cela ne lui fit aucune peine. Il recommença bientôt à courir le loup-garou.

Un soir qu'il courait ainsi, il vit quatre huttes dressées côte à côte. Toutes les familles étaient réunies dans la même hutte et causaient tranquillement. Un petit feu de branches sèches, allumé en avant de la hutte, éclairait faiblement les visages. Le loup-garou les compta tous avant d'entrer. Il étaient quinze personnes en tout.

Alors il se jeta au beau milieu de la hutte en hurlant comme le Windigo. Il mordait ici, mordait là, si bien qu'en peu de temps il ne resta plus personne debout. Il croyait bien les avoir tous tués, mais il y en avait un de blessé seulement et qui profita pour se sauver du temps où le loup-garou était allé chercher son fils Amisk.

Lorsque le loup-garou revint avec son fils, il faisait déjà jour et Amisk reconnut le plus jeune de ses frères parmi ceux que son père avait tués.

— Tant pis pour lui, dit Naskanawidj, lorsqu'il apprit qu'il avait tué son plus jeune fils ; il n'avait qu'à se trouver ailleurs. Prends tous les morts et porte-les à ta hutte, nous les couperons en morceaux et les boucanerons pour l'hiver prochain. Tu sais, il faut se faire des provisions d'avance.

Amisk obéit avec beaucoup de répugnance et il se promit bien que c'était la dernière fois qu'il faisait une aussi sale besogne.

Le lendemain matin, étant allé à la chasse comme d'habitude, il eut le bonheur de tuer un orignal. Il eut alors la bonne idée d'essayer de se sauver avec son fils et cet orignal comme provision. Il voulait surtout partir sans laisser de traces.

Il prit toute la bonne viande qu'il trouva dans l'orignal et mit de côté une patte complète pour la faire geler. Puis il construisit non loin une petite hutte où il s'assit longtemps pour faire le Wa-

bano. Il interrogeait l'avenir et souhaitait qu'il tombât beaucoup de grêle afin de former une croûte épaisse et résistante sur la neige. Ainsi il pourrait partir sans laisser de traces.

Après quelques jours, il fut au comble de ses désirs. Prenant alors avec lui son fils, ses provisions et la patte d'original qu'il avait fait geler, il s'enfuit le plus vite possible, de peur que son père ne le poursuivît pour se venger. Tout alla au gré de ses désirs. Durant trois jours de marche, il ne laissa nulle part aucune trace de son passage. Lorsqu'il résolut d'arrêter, il se trouvait sur une petite île au milieu d'un grand lac.

Il fit alors un trou sous la neige et y cacha son fils. Après quoi, il planta droit la patte d'original gelée juste en face d'une nouvelle hutte au Wabano qu'il venait d'élever. Et il se reprit à faire le Wabano. Cette fois il demanda assez de neige pour enterrer complètement la patte d'original. La neige ne tarda pas à tomber. Il y en eut tellement que non seulement la patte d'original, mais même les arbres les plus élevés d'alentour étaient cachés. A tel point que Amisk dut faire un long corridor en pente, de près de 500 pieds, pour voir le jour.

Pendant ce temps-là, Naskanawidj faisait lui aussi le Wabano pour savoir où était allé son fils. Il dut rester toute une longue semaine avant de pouvoir agir.

Lorsqu'il sortit de la hutte au Wabano, le printemps approchait, et il savait qu'il ne pourrait plus courir le loup-garou et que son fils pouvait se sauver bien loin durant tout ce temps. Il fit un pacte avec le Windigo : « Montre-moi le chemin qu'a suivi mon fils Amisk, dit-il, et après, tu pourras m'emporter. »

« Accepté, lui souffla le Windigo. Prends ta canne et demande lui le chemin : elle va te l'indiquer. »

Naskanawidj prit sa canne et l'ayant plantée dans la neige il lui demanda : « Où est parti mon fils Amisk ? »

La canne se coucha d'elle-même du côté du soleil levant et un beau chemin droit se creusa tout seul dans la neige. Naskanawidj ramassa sa canne et suivit le chemin tracé. Après avoir marché ainsi trois ou quatre milles, il vit que le chemin arrêta. Il planta de nouveau sa canne dans la neige et lui posa la même question. Le même phénomène se répéta, mais la canne indiqua une direction nouvelle. Naskanawidj continua à marcher. Il répéta la même expérience encore quatre ou cinq fois jusqu'au

point où sa canne resta immobile à la question posée. Alors il se dit : « C'est bien ici qu'est mon fils Amisk », et il chercha partout ses traces mais n'en trouva aucune. Il creusa même un trou dans la neige, mais sans résultat.

Alors, il se mit à crier : « Ohé ! ohé ! et un chemin nouveau s'ouvrit devant lui. Il s'y engagea. Mais à mesure qu'il avançait il sentait fondre la neige sous ses pas. Si bien qu'au bout de la journée, il marchait dans l'eau presque bouillante et endurait d'affreux tourments, ne pouvant pas se tirer de là.

C'est à ce moment que le Windigo vint lui souffler : « Tu m'avais demandé de te montrer le chemin qu'avait suivi ton fils, je l'ai fait et tu n'as pas voulu te donner la peine de le chercher comme il faut. Maintenant, je fais ce que tu m'as dit : Je t'emporte. Marche encore et dans quelques jours tu seras avec moi. Ah ! ah ! ah ! »

La voix du Windigo se répercuta longtemps dans l'espace, jusqu'au moment où Naskanawidj s'enfonça dans une mer de feu. Et on n'entendit plus jamais parler de loups-garous dans la suite.

Le Canard

Au temps où Canard était un jeune enfant, il était espiègle et même malfaisant au suprême. Il ne se passait guère de jour sans qu'il commît quelque fredaine. Tantôt il grimpait dans les arbres pour dénicher les oiseaux ; tantôt il tirait des flèches au hasard sans se soucier de ceux qu'il pourrait attraper ; tantôt il martyrisait les petits animaux ; bref, il n'y avait rien à son éprouve.

Un jour qu'il avait mal agi, son papa le disputa et menaça de le punir.

Alors le petit partit avec son paquet sous le bras. Bientôt il rencontra un autre petit garçon de son âge.

— Viens avec moi, dit-il, nous allons vivre ensemble désormais.

— C'est correct, dit l'autre. Et tous deux partirent.

Rendus à une fourche de chemin, Canard dit :

— Ecoute, mon vieux, on va attendre ici et on va jouer un bon tour à tous ceux qui vont passer. Monte dans l'arbre, de ce côté-là, je vais me cacher dans celui-ci. Quand tu verras venir quelqu'un tu imiteras le cri du hibou trois fois. Je ferai la même chose de mon côté. Quand il passera dans le chemin, j'imiterai les pleurs d'un enfant abandonné, tu crieras : « Où es-tu, petit ? » l'homme cherchera et il « s'écartera » ainsi dans la forêt.

Peu après une femme passa et entendit par trois fois le cri du hibou. Elle n'y prêta guère attention ; mais bientôt, entendant les pleurs d'un enfant et la voix de son père qui lui criait : « Où es-tu petit ? », elle chercha de toutes parts et finit par s'enfoncer si profondément dans la forêt qu'elle s'y égara.

Mais le jeune Canard n'avait pas prévu qu'il pourrait s'égarer, lui aussi, car après que la femme eût quitté le chemin, il descendit de l'arbre où il était monté pour prendre un chemin différent de celui de la femme, en imitant toujours les pleurs d'un enfant.

Or il arriva qu'après un temps assez long de ce manège, non seulement la femme, mais aussi le jeune Canard étaient perdus dans le bois.

« Me voilà bien pris maintenant, dit Canard. Et il se mit à imiter par trois fois encore le cri du hibou, pensant bien que son camarade lui répondrait ; mais ce dernier, trop éloigné, n'entendit rien.

Alors Canard se trouva bien puni. Toutefois, étant trop orgueilleux pour demander de l'aide à la femme qu'il avait égarée par méchanceté et qu'il voyait toujours aller au loin, il prit le parti de se tirer de sa mauvaise situation par ses seules ressources. Laisant donc aller seule la femme, il prit une autre direction. Il marcha jusqu'au soir sans retrouver un endroit connu.

Harassé de fatigue, il s'endormit, la tête appuyée sur un tronc d'arbre pcurri.

Le lendemain matin, en s'éveillant, il ne fut pas peu surpris de voir un ours couché près de lui et qui disait :

— Tiens, c'est toi qui pleurais comme un enfant là-bas... as-tu perdu ta mère ?

— Qui t'a dit cela ? reprit le jeune Canard.

— Je le sais, continua l'ours, je t'ai toujours suivi depuis que tu es descendu de l'arbre. Eh ! puis, tu es méchant, je le sais, tu as égaré une bonne femme dans la forêt et tu as abandonné seul, à la fourche du chemin, ton camarade. Tu mérites d'être puni pour tout cela.

Le jeune Canard entendant ces mots voulut s'enfuir, mais l'ours le rassit d'un coup de patte :

— Non, non, jeune homme, pas si vite ! Tu vas me suivre pendant un an, tu mangeras la même chose que moi, tu boiras de même, bref, tu partageras toute ma vie. Allons, viens avec moi.

Tous deux partirent, Canard précédant l'ours.

Vous raconter leur voyage et ses péripéties prendrait beaucoup de temps. J'abrègerai :

Au cours de l'année que passèrent ensemble l'ours et le jeune Canard, ce dernier eut tellement à souffrir qu'il en devint tout maigre et décharné. Lorsque, le temps écoulé, l'ours lui redonna sa liberté, il était épuisé au point d'en avoir le corps tout déformé. L'ours lui dit :

— Voilà ta punition pour le passé. Retourne chez toi et recommence à vivre comme les autres jeunes gens de ton âge. Si

à l'avenir tu ne te conduis pas bien, tu seras puni plus durement encore. N'oublie jamais ce que je te dis là.

A la grande surprise du jeune Canard, l'ours fondit devant lui comme du beurre dans la poêle.

Bien que très souffrant, le jeune Canard pensa : « Hein ! mon vieux plein de poil, tu viens d'être puni à ton tour pour tout le mal que tu m'as fait endurer. » Et il s'en alla tout aigri et plus enclin que jamais à mal faire.

Il marcha durant plusieurs jours sans rencontrer personne. Un matin, il s'engagea dans un chemin qu'il avait parcouru maintes fois, quelques années auparavant. Mais, chose étrange, toutes les figures qu'il voyait lui étaient inconnues et personne ne comprenait son langage.

Cela ne faisait que l'aigrir davantage. Alors, il se dit en lui-même : « Oui... Bien, puisque c'est comme cela, je vais prendre le moyen de les faire comprendre. » Et il se cacha derrière un arbre.

Le premier homme qu'il vit venir était un infirme. A cette vue, son cœur ne se sentit aucunement ému. Tenant un gros gourdin dans les mains, le jeune Canard sortit brusquement de sa cachette.

— Ah ! ah !, vieux mal bâti tu vas payer pour les autres, toi, si tu ne me réponds pas.

— Tu penses ? dit l'infirme, en se changeant tout d'un coup en un gros ours noir, aux crocs menaçants.

Mais l'infirme n'était pas encore tout changé en ours que déjà le jeune Canard était monté au sommet d'un arbre où la frayeur secouait tous ses membres.

— Tu ne m'as donc pas écouté, reprit l'ours. Je vais être obligé de te punir de nouveau. Cette fois, tu vas sécher dans l'arbre où tu es.

Et l'ours fondit une seconde fois comme du beurre dans la poêle.

Le jeune Canard n'osait pas descendre, car bien que l'ours fût disparu, il entendait souvent ses grognements. Mais la fatigue le gagnait et il devait souvent changer de position, sans jamais descendre.

Comme l'arbre où il était monté était une épinette encore toute en gomme, il s'y colla si bien les mains qu'il lui fut bientôt fort difficile de se séparer les doigts. Alors il cria : « Windigo... Windigo... » Et il fut changé en oiseau. Se rendant compte de la transformation qui venait de s'opérer en lui, il prit son vol, qui n'était pas des plus gracieux, je vous l'assure. Mais il avait une sorte de membrane entre les doigts de pieds. Il crut que c'était la gomme d'épinette et se jeta dans les eaux d'un lac profond. Rien n'y fit, la membrane n'en tenait que mieux. Tout de même, il préféra rester de peur des ours. Et il agit encore aujourd'hui pour les mêmes raisons.

Aussi, quand vous verrez désormais un canard sauvage, ne soyez pas surpris de le voir voler si disgracieusement, en comparaison des autres oiseaux. C'est en punition de tous ses méfaits passés.

La Tortue

Autrefois, après avoir été un être humain, la tortue était devenue une bête semblable à la grenouille, mais un peu plus grosse.

En ce temps-là, et depuis des années, elle vivait dans un petit étang d'où elle désirait fort sortir pour voir le pays d'alentour.

Elle avait tenté à plusieurs fois de se laisser mourir de faim, espérant bien trouver un meilleur sort dans la suite, mais chaque fois, au moment où elle allait passer de vie à trépas, elle avait pris peur et s'était remise à manger.

Comme son étang était entouré de hautes montagnes, elle semblait bien devoir s'éterniser là. Il passait souvent de beaux oiseaux au vol si léger et si gracieux qu'elle se pâmait d'envie rien qu'à les regarder, mais aucun n'arrêtait !

« Si je pouvais être comme eux ! s'exclamait-elle. Ma vie serait bien plus agréable et je sortirais de cette eau qui pue. »

Un jour qu'elle se lamentait, elle vit descendre sur l'étang deux gros canards sauvages.

« Leur vol n'est pas gracieux comme celui des autres oiseaux que j'ai vus, pensait-elle, mais s'ils voulaient me sortir d'ici, je les aimerais bien plus que les autres ».

Elle s'approcha d'eux et leur dit de sa voix la plus mielleuse : « Beaux canards noirs, vous êtes les plus fins oiseaux que j'aie jamais vus. Vous volez gracieusement et surtout vous avez l'air si bons qu'on se sent pris, rien qu'à vous voir, du désir de vous suivre partout. Si vous vouliez m'emmener hors d'ici, je passerais le reste de mes jours à chanter partout vos louanges. »

— Mais, reprit l'un des canards, comment veux-tu que nous t'emmenions. Moi tout seul je ne suis pas assez fort, ni ma compagne non plus.

— Oh ! ce n'est pas difficile pourtant. A vous deux, vous seriez capables. Tiens, allez casser une branche, là-bas, vous tiendrez chacun un bout, pendant que je me suspendrai au milieu par la bouche.

Après s'être consultés, les canards acceptèrent de lui rendre ce service. On fit donc ce qui avait été proposé. Mais à mesure que les canards s'élevaient dans les airs, la tortue sentait tous ses membres s'engourdir. Bientôt elle ne se sentit plus le dos ; une sorte de croûte s'y était formée au contact du froid de l'atmosphère.

Avant de se geler la cervelle, elle voulut demander aux canards de la descendre sur terre ; mais en ouvrant la bouche elle lâcha prise et tomba dans le vide !

Elle tournoya longtemps dans l'espace puis vint s'abattre au bord d'une grande rivière. Elle en fut toute abasourdie pendant des heures. Quand elle reprit ses sens, elle se souvint de tous les événements qui venaient de se passer, et fut toute surprise de voir qu'elle avait le dos recouvert d'une carapace. Mais elle n'en fut pas trop chagrine : car elle pensa que si elle n'avait pas eu cette protection, elle se serait sûrement assommée.

Et elle partit visiter le pays d'alentour, objet de ses longs rêves, et... c'est depuis ce temps-là qu'elle parcourt le monde.

Le Hibou

Au temps où ils étaient des hommes, Aigle et Hibou étaient frères. Ils chassaient toujours ensemble. Aigle était aussi voleur que son frère était sournois. Ils ne se séparaient que très rarement. On les redoutait de vingt lieues à la ronde ; les choses en étaient venues au point que tous les autres habitants de la forêt s'éloignaient à leur seule approche.

Lassés de ces soupçons qu'ils croyaient injustes, tous deux arrêterent un jour un plan de revanche.

— On va leur donner une bonne leçon, dit Hibou. Tu es fort, toi, on te redoute plus que moi ; tu vas partir vers une autre région. Quand on me verra seul, je simulerai un gros chagrin, disant que tu es mort. Alors, on cessera d'avoir peur de moi et de me fuir. J'aurai beau me venger en profitant de la nuit ; car tu sais que je vois bien à la noirceur. Dans deux lunes, viens me rencontrer ici même. Je viendrai te donner le résultat de mon travail.

— Entendu !

Et tous deux se séparèrent.

Laissons Aigle pour le moment et suivons son frère dans la forêt. Après avoir passé la nuit sous une hutte primitive, Hibou partit de grand matin pour voir d'autres habitants de la forêt. Sur la fin de la journée, il approcha d'Orignal et de Caribou. Orignal, qui avait l'oreille fine, l'entendit venir, vous comprenez : mais dès qu'il eut averti Caribou, celui-ci, qui était réputé pour la souplesse de ses jarrets, ne voulut pas attendre l'arrivée de Hibou. Et il était déjà loin lorsque celui-ci, tout en larmes, rejoignit Orignal.

— Ton fripon de frère Aigle doit être caché quelque part pour faire encore un mauvais coup, dit Orignal, qui était gros et grand.

— Hélas ! non. Il est mort il y a déjà plusieurs jours. Il était bien bon pour moi, tu sais. S'il était méchant parfois avec vous autres, c'est qu'il voulait se faire craindre pour mieux me protéger.

— Ah ! ton frère est mort ! C'est bon pour lui, le voleur qu'il était ! Mon père m'avait dit déjà de me méfier de lui. Mais j'ai eu beau le surveiller, je me suis fait voler plus de vingt fois par ton coquin de frère Aigle ! Quand je guettais durant le jour, il profitait de la nuit pour me voler ; si je faisais la garde durant la nuit, il me volait le jour ! Tu le sais bien toi aussi ; puisque vous étiez toujours ensemble. Tiens, attrappe !!!

Et Orignal flanqua une bonne volée à Hibou, qui se sauva tout penaud, mais fort en colère et bien décidé à se venger !

Après s'être éloigné, il se cacha sous des arbustes voisins, pour ne pas perdre de vue son ennemi. Lorsque la nuit fut venue, il monta dans un arbre, d'où, grâce à ses yeux perçants, il pouvait voir à des milles de distance. Vous pensez bien qu'il ne perdait pas de vue celui qui venait de le battre si cruellement, et il se promettait de lui faire payer cher les coups qui lui cuisaient encore les chairs. Il vit Orignal élever sa hutte au bord d'un petit lac et, après avoir allumé un feu pour cuire son souper, se glisser dans sa hutte pour y dormir. Il attendit encore plusieurs heures, afin de permettre à son ennemi de mieux s'endormir ! Puis, tout doucement, il descendit de son arbre et se dirigea vers la hutte.

Mais il avait compté sans la finesse d'oreille d'Orignal. Celui-ci entendit venir Hibou, malgré toutes les précautions qu'il prenait. Soulevant alors les branches de sapin qui formaient le bas de sa hutte, il se glissa doucement au dehors et disparut dans les profondeurs du bois, sans que Hibou ait connaissance de rien. Lorsque celui-ci arriva tout près de la hutte, il eut d'abord la pensée de se jeter sur sa victime ; mais il se ravisa à l'idée que Orignal était plus fort que lui et pourrait bien réussir à avoir le dessus ! Il trouva plus prudent de mettre le feu à la cabane de branches pour y faire rôtir le dormeur.

En un clin d'œil, la hutte ne fut qu'une flambée. Mais, au grand désappointement de Hibou, aucun cri, aucun gémissement, aucune plainte ne sortirent du brasier.

Faut-il qu'il ait la peau dure, pensait Hibou, en lui-même. Car, il n'y a pas de doute, je ne l'ai sûrement pas manqué !

Et il s'éloigna, satisfait d'avoir assouvi sa vengeance, mais mécontent tout de même de n'avoir entendu aucune plainte de sa victime.

Il marcha durant des jours et des jours avant de rencontrer d'autres habitants de la forêt. Les premiers qu'il aperçut furent Renard et Loup, qui marchaient ensemble.

— Comment, dit ce dernier, tu es seul ? Où est ton frère Aigle ?

— Pauvre lui, reprit Hibou, voilà des mois qu'il est mort !

— Et tu vis tout seul, comme cela, dans le grand bois ?

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Viens avec nous, dit Renard, affectant un air de compassion.

Hibou, flairant un piège, hésita bien un peu, mais il céda vite devant l'insistance des deux copains. Va toujours, se dit-il en lui-même. Je trouverai bien moyen cette nuit de me débarrasser de l'un et de l'autre. Tous trois marchèrent longtemps pour arriver enfin, à la brúnante, en face de deux huttes dressées côte à côte.

— Bâti ta hutte près des nôtres, dit Loup.

Hibou s'empressa d'obéir, mais en se promettant bien d'avoir le plus vite possible les trois huttes pour lui tout seul.

Pendant tout ce temps-là, Renard, qui était très rusé, observait Hibou. Il devinait ses mauvais desseins, et il se promit bien d'avoir l'œil ouvert !

Tous trois se couchèrent dans leur hutte respective, mais pas toutefois sans que Renard eût mis Loup sur ses gardes et l'eût averti de surveiller les moindres gestes de Hibou.

Au cœur de la nuit, Hibou se leva, s'approcha à la sourdine de la hutte de Loup mais avant d'avoir pu faire le moindre mauvais coup il reçut une volée de coups de bâtons. Comme il avait meilleure vue que ses agresseurs il put se sauver à travers la forêt sans être suivi.

Comme le temps approchait de se rendre au rendez-vous fixé à son frère, il prit la direction déterminée pour leur rencontre.

Il avait mal par tout le corps et il n'était pas très fier du résultat obtenu. Tout de même il se préparait un récit de ses aventures arrangé de façon à lui donner le beau rôle.

En arrivant au rendez-vous fixé, il ne vit personne. Ayant dressé sa hutte et comptant bien que son frère ne tarderait pas à venir, il se coucha pour se reposer un peu. Le jour et la nuit passèrent sans que son frère apparut. Le lendemain matin, au sortir de sa hutte, il se trouva face-à-face avec Renard, Loup et Orignal, qui avaient chacun un gros bâton dans les mains ! Il faillit en mourir de frayeur surtout en reconnaissant Orignal qu'il pensait mort. Il voulut se sauver, mais il n'avait pas fait deux pas qu'une main solide l'empoignait et que les coups se mettaient à pleuvoir sur lui !

Il resta comme mort sur le sol. Il avait été battu si fort qu'il en avait changé de forme ! Aussi, son frère ne le reconnut pas lorsqu'il arriva au rendez-vous et il passa tout droit.

Hibou en revint tout de même avec le temps, mais pour rester ce qu'il est encore aujourd'hui : mine renfrognée et œil perçant comme autrefois dans la nuit. Et s'il lance parfois son cri rauque, c'est pour appeler son frère Aigle qu'il n'a jamais vu depuis lors.

Le Rouge-Gorge

Jadis, vivait au fond de la forêt un homme appelé Abéchâchine. Cet homme avait deux femmes et un seul fils. Celui-ci s'appelait Bostik, parce qu'il était grand et maigre ; sa mère propre, Wittimâ, parce qu'elle parlait plus à elle seule que tous les autres ensemble ; enfin l'autre femme s'appelait Matchâ, parce qu'elle s'absentait souvent du wigwam de son mari.

La paix ne régnait pas toujours dans le ménage. Matchâ était jalouse de Wittimâ, parce que, disait-elle, Wittimâ parle toujours en mal de moi à Abéchâchine et à Bostik. Si ce dernier pouvait disparaître d'ici, pensait-elle souvent, je ferais bien ensuite l'affaire de Wittimâ.

Un jour que Bostik était parti seul à la chasse, Matchâ s'en alla, seule aussi, dans la forêt voisine. Ayant tué un aigle d'un seul jet de flèche, elle lui enleva les griffes et se laboura le visage et le corps avec, puis, les ayant jetées bien loin, elle reprit le chemin qui conduisait au wigwam de son mari. Elle y arriva bientôt en pleurant.

— Qu'as-tu, Matchâ ? lui demanda Abéchâchine.

— C'est ton fils Bostik qui m'a battue et toute déchirée ainsi, parce que je ne voulais pas aller avec lui.

— Où est-il allé, maintenant ?

— Il s'est sauvé loin, loin. Ne le bats pas ; il me tuera ensuite. Eloigne-le plutôt, pour qu'il ne reste plus ici. Il est assez vieux pour faire sa vie tout seul.

Et Matchâ alla se coucher pour ne pas être vue ni de Bostick ni de Wittimâ.

Lorsque Bostik revint, son père ne lui dit pas un mot. Seulement, avant de se coucher, il l'avertit de se préparer pour le lende-

main matin, alors qu'ils partiraient tous deux avant le lever du soleil, pour aller chercher des œufs de goélands sur une des îles du grand lac Manouan.

Pendant son sommeil Bostik eut la visite d'une fée : « Ton père a de mauvais desseins sur toi, dit-elle, s'il te met dans quelque embarras, pense à moi ! »

Le lendemain, au petit jour, Bostik partit avec son père. Dès qu'ils eurent atteint l'île, celui-ci dit : « Débarque et va chercher les œufs ; je vais monter notre rabaska sur la batture. »

Bostik, sans défiance, se dirigea seul vers les nids de goélands, pendant que son père s'éloignait rapidement.

Dès qu'il fut suffisamment loin, Abéchâchine cria : « Tu n'y toucheras plus à ta mère maintenant, mon gars. Tu vas avoir le temps d'apprendre à la laisser tranquille ».

Et il s'éloigna sans plus, pendant que Bostik criait à fendre les rochers d'alentour. Le soir, Bostik, tout épuisé d'avoir tant crié et pleuré, s'endormit d'un profond sommeil.

Au cours de la nuit, il fut réveillé par trois fois. Quelqu'un, lui semblait-il, l'appelait par son nom. La dernière fois, il ne put se rendormir, tellement cela le troublait. Tout à coup, il aperçut dans l'eau, tout près de lui, un énorme poisson, dont la tête était couronnée d'une sorte de panache, comme un orignal.

Il allait se sauver, lorsque le poisson l'appela :

— Viens ici, Bostik, ne crains pas. J'ai été envoyé exprès pour toi. Je dois te conduire où tu voudras aller au bord du lac. Je ne crains qu'une chose : l'éclair. Si tu le veux, partons pendant qu'il fait beau.

Bostik, encouragé par ces bienveillantes paroles, enfourcha le poisson, en se tenant solidement à son panache.

Vers midi, Bostik était rendu au bord du lac. Comme un orignal était là, à se désaltérer, Bostik le tua d'un trait de flèche et, l'ayant apprêté, il le donna au poisson en reconnaissance du service que celui-ci lui avait rendu. Après quoi Bostik partit à la recherche de son père.

Comme il ne connaissait pas l'endroit où il était débarqué, il marcha, marcha longtemps, sans rencontrer personne.

Un soir qu'il dormait, harassé d'une longue journée de marche, la fée lui réapparut :

« Tu n'as pas pensé à moi, dit-elle, lorsque ton père t'a laissé seul sur l'île. J'ai eu pitié de toi quand même parce que tu étais victime d'une injustice de la part de Matchâ. Je t'ai envoyé « Mousse Némis » pour te sortir de l'île. Mais à présent tu es rendu dans le pays des « Cœurs pleins de poil », et tu ne le sais pas. Comme ils sont très méchants et qu'ils chercheront à te tuer, prends ce petit chien et cette peau de castor. Avant de t'en servir, je te permettrai de te changer en vison dès que tu rencontreras quelqu'un. Maintenant, pars, sois sans crainte et pense à moi. »

Et la fée disparut. Bostik se réveilla aussitôt. En voyant à ses côtés le petit chien et la peau de castor, il reconnut bien qu'il n'avait pas rêvé. Alors, bien que le soleil ne fut pas encore levé, il se mit en chemin.

Sur la fin de l'après-midi il rencontra un parti de « Cœurs pleins de poil » qui revenaient de la chasse. Comme l'un des hommes allait signaler sa présence au chef, Bostik se changea vite en vison et passa sans être vu. Le « Cœur plein de poil » en fut quitte pour son imagination. Après s'être éloigné suffisamment, Bostik reprit la forme humaine et continua sa route jusqu'au soir, alors qu'il aperçut une petite lueur. Il s'approcha doucement et vit deux sauvages assis autour d'un feu de branches sèches. En les examinant de plus près, il se rendit compte que tous les deux étaient aveugles.

Prenant sa peau de castor, Bostik la jeta au visage de l'un d'eux en criant « Prends garde, l'ennemi est proche »...

Mais par on ne sait quelle vertu magique, la peau de castor, en touchant le visage de l'indien, s'était dix fois agrandie d'elle-même. Alors l'indien se croyant soudainement attaqué s'avança dans la direction d'où était venue la voix. Mais à peine avait-il fait trois pas que la peau de castor qui le recouvrait prenait feu et en un rien de temps les deux sauvages étaient brûlés à mort.

Bostik s'approcha de leurs cadavres et s'aperçut qu'ils avaient tous deux les coudes effilés comme des poignards et les pieds pesants comme des massues. Il remercia la fée de lui avoir inspiré le geste de faire périr ces deux êtres malfaisants, qui auraient certainement fini par causer le malheur de quelqu'un. Puis il continua son chemin, tenant toujours sous son bras le petit chien que la fée lui avait laissé.

Trois jours plus tard, il arrivait à la hutte d'un vieux solitaire qui lui cria en le voyant :

— Bonjour, jeune homme. Tu dois être pas mal fatigué. Viens te reposer un peu. Tu vas voir comme on est bien ici.

Bostik entra et résolut de passer la nuit dans la maison.

Après le souper, le vieux se mit à conter des histoires ennuyantes à faire dormir les chiens. Il voulait précisément endormir Bostik pour le manger, car il était loup-garou.

Bostik fit semblant de dormir, et il ronflait déjà depuis près d'une heure quand le vieux prit un grand couteau et s'avança pour le tuer. Mais au moment où il allait le frapper il vit un gros chien devant lui. Croyant rêver le vieux toucha le chien de la pointe de son couteau. Au moment même la bête lui sauta à la gorge et l'étrangla.

Aussitôt Bostik se leva et apaisa le chien, qui devenait plus petit au fur et à mesure que sa colère s'en allait. Il le flatta quelque peu en le félicitant de son bon coup, puis quand il eut repris sa forme première, Bostik le souleva dans ses mains, puis le mit à terre et lui donna une petite tape dans le flanc en disant : « Va maintenant trouver la bonne fée et dis-lui que je la remercie beaucoup de toutes ses bontés pour moi. »

Le chien parti, Bostik, qui connaissait maintenant le chemin pour arriver à la hutte de son père, s'y dirigea.

En y arrivant, il rencontra son père.

— Comment, dit ce dernier, tu est revenu ici ?

— Ca en a tout l'air, répondit Bostik.

Alors, le vieux se radoucit :

— Je reconnais que j'ai eu tort. Attends que j'aille chercher une peau de castor sur laquelle tu puisses marcher jusqu'au wigwam où est ta mère.

— Je n'en ai pas besoin de votre peau de castor. Depuis des semaines et des semaines que je marche dans la forêt et je n'en avais pas alors pour préserver mon pied. Où est ma vraie mère Wittimâ ?

En ce moment cette dernière sortait de son wigwam. Voyant son fils, elle courut se blottir dans ses bras en criant « Bostik ! Bostik ! »

Matchâ, entendant prononcer ce mot, sortit elle aussi de son wigwam, mais son visage s'empourpra de colère. Elle vint trouver son mari et dit : « Renvoie-le, ou je pars ».

« Pas la peine, dit Bostik, je m'en vais. Mais j'emmène ma mère avec moi. » Et tous deux s'envolèrent, changés en oiseaux, pendant qu'un grand feu dévorait Matchâ, son mari, leurs wigwams et tout ce qu'ils contenaient.

Comme le feu projetait de grandes lueurs rouges dans l'air, Wittimâ en emporta le reflet qu'elle transmit à tous ses descendants, les rouges-gorges que nous voyons encore souvent aujourd'hui.

Bonhomme Brochet

C'était à l'époque où les animaux étaient des personnes humaines, et n'avaient pas mérité d'être changés en bête en punition de quelque méfait. En ce temps-là vivait, en pleine forêt, sous une hutte de sapin toujours vert, Bonhomme Brochet et sa fille, Koune. Cette dernière, blanche comme la neige, belle comme le jour, avait la partie inférieure du corps en forme de queue de poisson. Cela ne l'empêchait pas d'être très recherchée des jeunes gens des alentours.

Tout près de sa hutte, Bonhomme Brochet avait dressé une autre cabane. C'est là qu'il allait, chaque matin et bien avant le lever du soleil, faire le Wabano. Il s'asseyait là, sur une bûche de bouleau conservant toujours son écorce entière, et, la tête entre les deux mains, il « jonglait ». A quoi ? Nul ne le pouvait savoir : pas même la belle Koune.

Un jour vint où celle-ci voulut absolument quitter la hutte de son père pour suivre un beau grand jeune homme qu'elle avait rencontré par hasard au pied d'une grande chute le long de la rivière.

— Koune, avait dit alors Bonhomme Brochet, si tu l'épouses et me quittes, ce sera pour votre malheur à tous deux !

— Timéoune et moi nous nous aimons bien ; nous vivrons heureux ensemble. Si vous consentez, nous resterons quand même près de vous.

— Koune, tu ferais mieux de m'écouter, avait répliqué Bonhomme Brochet d'un air menaçant !

Mais Koune ne voulut rien entendre. Elle s'attacha à Timéoune, qui dressa une troisième hutte tout près.

Bonhomme Brochet ne reprochait plus à Koune son mariage. Mais il n'en continuait pas moins à faire son Wabano tous les matins. Un beau jour, il dit à Timéoune : « Suis-moi, j'ai quelque chose à te faire faire aujourd'hui. Si tu réussis, ma fortune, qui est cachée non loin d'ici, sera à toi. »

Timéoune courut vite annoncer la bonne nouvelle à Koune, puis il partit avec Bonhomme Brochet.

Après avoir marché durant deux longues heures, Bonhomme Brochet et son compagnon arrivèrent sur une haute montagne, d'où l'on apercevait des milliers et des milliers de beaux lacs aux eaux calmes et brillantes comme des gouttes de rosée.

« Tu vois comme c'est beau, dit Bonhomme. Penche-toi et regarde ton image dans le premier lac, ici en bas. »

A peine s'était-il penché que Bonhomme Brochet le poussait violemment dans le vide, en ricanant comme un démon : « Tiens, plonge maintenant. Ca t'apprendra à m'enlever ma Koune. »

Puis, aussi placidement qu'il était venu, Bonhomme Brochet reprit le chemin de sa hutte. Lorsque Koune le vit revenir seul, elle pressentit son malheur et courut au-devant de son père :

— Kidadâ, où as-tu laissé mon Timéoune ?

— Là-bas, dit Bonhomme, étendant le bras et feignant une grande douleur. Ton mari est tombé dans le lac, après avoir glissé sur la mousse humide.

Il n'avait pas prononcé le dernier mot que la belle Koune s'était évanouie ! Elle resta ainsi pendant deux ans.

Durant ce temps-là une femme blanche apparut à un jeune homme qui gardait la triple bouche d'un grand fleuve, pour l'empêcher d'inonder le platin où s'élevaient les wigwams de ses frères :

« Prends ton rabaska, dit-elle, et monte vers le nord jusqu'à ce que trois fois tu aies entendu le cri du « ououmcio ». Alors, tu débarqueras du côté du soleil couchant ; tu dresseras ta hutte face au vent et tu feras le Wabano jusqu'à ce que je vienne te dire quoi faire. »

Ce jeune homme, qui s'appelait Nigamo, s'empressa d'obéir à la femme. Il fit tout ce qu'elle lui avait demandé. Elle réapparut à Nigamo.

« Je suis contente de toi, dit-elle. Il y a, là-bas derrière les montagnes, une jeune fille belle comme le jour qui dort depuis deux ans. Son père ne voulait pas la laisser partir, et, à force de faire le Wabano, il a déjà réussi à faire périr son mari. Pour essayer de la réveiller, il va l'emmener au pied de la chute que tu vois là-bas, mais il n'y réussira pas. Tu pourras alors t'approcher et lui de-

mander la main de sa fille, en lui disant que tu peux la réveiller. Il acceptera. Tu te mettras à chanter et la belle Koune sortira de son long sommeil. »

Epouse-la et tu vivras heureux avec elle. Mais, quand tu verras Bonhomme Brochet recommencer à faire son Wabano tous les matins, tu sauras qu'il cherche un moyen de te faire périr. Ne crains rien. Prends cette bague, mets-la à ton petit doigt, et regarde-la en pensant à moi toutes les fois que tu verras Bonhomme Brochet en train de faire le Wabano. Je te promets de toujours déjouer ses plans. »

Puis la femme disparut.

Peu après, Nigamo aperçut un homme au pied de la chute. Cet homme allait chercher de l'écume dans une écorce de bouleau et venait laver le visage de sa fille couchée sur l'herbe.

Nigamo s'approcha et fit ce que la femme lui avait recommandé. Tout se produisit comme elle l'avait dit, et quelques jours après, Nigamo et Koune vivaient heureux sous la hutte primitive.

« Celui-là, pensait Bonhomme Brochet en lui-même, ne gardera pas longtemps ma Koune. »

Et il se rendait tous les matins dans la hutte au Wabano.

Le bonheur de Nigamo et de Koune durait depuis dix ans et semblait devoir se prolonger indéfiniment. Ils s'aimaient bien et déjà une famille de cinq beaux enfants mettait de la joie autour de leur cabane. Si bien que Bonhomme Brochet lui-même en oubliait presque ses mauvais désirs.

Mais le Windigo le travaillait toujours quand même en dessous. Il lui soufflait souvent intérieurement : « Bonhomme, tu te fais vieux, et la belle Koune n'est plus à toi. Rappelle-toi ce que tu m'as déjà dit, le jour de sa naissance, quand tu as vu mourir sa mère : « Nom de Bonhomme Brochet, tu ne mourras pas comme elle, toi ; ou bien je veux que le Windigo fasse de moi le plus gros des Némis de la rivière. »

Et le Windigo cessait de se faire entendre. Mais ses paroles, toujours les mêmes, résonnaient sans cesse aux oreilles de Bonhomme.

Un beau matin, il sortit tout souriant de la cabane du Wabano et se dirigea vers la hutte de Nigamo. Celui-ci était à faire un long rabaska pour toute sa famille.

— Viens avec moi, lui dit Bonhomme. Il y a longtemps que tu vis ici, mais tu ne connais pas encore tout le pays d'alentour. Je vais te montrer aujourd'hui quelque chose que tu n'as jamais vu.

— Attendez ! je vais avertir Koune.

Puis il courut au dehors vers sa femme, qui avait oublié depuis longtemps le malheur de son premier mari. Elle consentit volontiers et Nigamo, tout heureux de pouvoir faire un beau voyage, partit avec Bonhomme Brochet qui tenait un bâton dans sa main.

Ils marchèrent longtemps, longtemps. Au bout de deux jours ils arrivèrent devant un beau grand lac où l'on apercevait une grande, grande île, et deux plus petites tout à côté.

« Vois, dit Bonhomme, montrant une des deux petites îles, c'est là que nous allons. Prépare ta jimone (canot) ; je vais aller chercher les abwis (avirons). »

Vers la fin de l'après-midi, tous deux étaient rendus sur l'île. C'était vraiment du nouveau pour Nigamo. Il y avait là plusieurs centaines de nids de goélands et des milliers d'oiseaux voltigeaient constamment au-dessus des arbres.

— Quel est ce lac ? demanda Nigamo.

— Le lac Manouan, répondit Bonhomme, parce qu'il y a beaucoup d'œufs d'oiseaux ici.

Nigamo regardait partout avec curiosité. Bonhomme Brochet avait son idée. Il dit : « Il y a beaucoup plus d'œufs à l'autre bout de l'île et les oiseaux y sont bien plus jolis aussi. Va voir ! »

Pendant que Nigamo s'éloignait, Bonhomme sauta vite dans son canot et s'éloigna. Nigamo marchait, marchait toujours, croyant pouvoir manger des œufs meilleurs et voir des oiseaux plus beaux. Il finit par revenir au point où il avait laissé Bonhomme.

Il fut bien surpris de voir qu'il n'y avait personne et que Bonhomme s'était sauvé et l'avait laissé seul sur l'île.

« Ah ! ah ! pensa Nigamo, il veut me laisser mourir ici et me faire manger par les goélands ! Nous allons voir ! »

Et Nigamo tourna la bague autour de son petit doigt, en pensant à sa protectrice.

Aussitôt, il fut changé lui-même en un beau goéland. Il prit alors cinq ou six œufs sous ses ailes, et s'envola. Bientôt, il

dépassa Bonhomme qui s'éloignait dans son canot et continua vers sa cabane.

Lorsque le beau goéland aperçut de loin la hutte, il descendit dans l'herbe, posa doucement ses œufs à terre, regarda le petit anneau blanc fixé à sa patte et pensa à son amie la femme blanche. Il reprit aussitôt la forme humaine.

Dès que sa femme le vit venir, elle courut se jeter dans ses bras. Nigamo lui raconta le beau voyage qu'il avait fait, mais sans parler du mauvais tour de Bonhomme Brochet.

Bonhomme Brochet apparut bientôt. Dès que les enfants de Koune virent leur grand-père, ils coururent au-devant de lui en lui montrant les œufs de goéland que Nigamo avait apportés.

« Regarde, Timouchoume, ce que papa nous a apporté ! »

« Comment, pensa Bonhomme Brochet en lui-même, tout en colère, ce vilain serait-il revenu ? »

Il n'eut même pas le temps de cacher sa mauvaise humeur : Nigamo et Koune venaient déjà à sa rencontre.

— Qu'as-tu, Kidadâ ! dit Koune à son père, tu parais tout triste et soucieux ?

— Je n'ai rien, reprit Bonhomme, ce sont les poux qui me dévorent la tête.

L'affaire passa ainsi, et personne n'y fit plus allusion. Mais Bonhomme rageait d'avoir manqué son coup. Il ne pouvait pas s'expliquer comment cela s'était fait et il retournait plus souvent que jamais dans la hutte au Wabano.

L'hiver suivant, il dit à son gendre : « Viens, nous allons faire la chasse tous les deux. » Et ils partirent.

A cette époque les hommes s'habillaient complètement avec la fourrure des animaux. Leur vêtement extérieur se composait de trois morceaux : le casque fourré, le veston et la culotte qui couvrait le corps, des pieds jusqu'à la ceinture.

Le soir venu, Bonhomme Brochet et son gendre dressèrent une hutte de sapin, y allumèrent un petit feu et se couchèrent.

« Tu as dû te mouiller au cours de la journée », dit Bonhomme à Nigamo. « Ote tes négabouchâgans (culottes) pour les faire

sécher au-dessus du feu. Je vais faire la même chose avec les miennes. »

Cela fait, tous deux s'endormirent d'un sommeil profond. La femme blanche apparut bientôt à Nigamo et lui dit : « Change tes négaboûchâgans de place avec celles de Bonhomme. Nigamo obéit et se rendormit. Bonhomme, qui n'en avait pas eu connaissance, se réveilla peu après. Voyant son gendre endormi, il prit ce qu'il croyait être les culottes de Nigamo et les jeta dans le feu.

Le lendemain matin, Nigamo se réveilla le premier et revêtit ses négabouchâgans. Quand Bonhomme ouvrit les yeux à son tour, il vit son gendre tout habillé.

— Donne-moi mes culottes, dit-il.

— Ce ne sont pas les vôtres mais les miennes que je porte, reprit Nigamo. Regardez : elles sont bien trop petites pour vous.

— Nom de Bonhomme Brochet, où sont mes culottes ?

— Cherchez-les ; moi je m'en vais à la hutte.

— Tâche de battre le chemin droit, toujours !

Nigamo ne répondit pas et partit. Mais avant d'arriver, il alla faire un grand détour dans le bois, pour jouer, lui aussi, un bon tour au Bonhomme.

Pendant tout ce temps-là, celui-ci s'enveloppait les pieds, les jambes et les cuisses avec des petites branches de sapin, afin de pouvoir se rendre à la hutte sans se geler. Il n'y arriva que tard dans la nuit. Personne n'en eut connaissance, et il se garda bien d'en parler le lendemain matin.

Pourtant, pensait-il, toujours hanté par le rappel des paroles du Windigo, j'en viendrai à bout. Il ne gardera pas ma Koune. Et il continua régulièrement à faire le Wabano.

Quelques mois plus tard, il dit encore à Nigamo : « Suis-moi », et il l'emmena sur la haute montagne d'où il avait poussé dans le vide son premier gendre Timéoune. Il essaya la même expérience, mais Nigamo, en tombant, s'était changé en oiseau par la vertu magique de sa bague et il était déjà retourné à sa hutte bien avant le retour de Bonhomme.

Vous pouvez imaginer la rage de Bonhomme Brochet quand il se retrouva de nouveau en présence de son gendre. Il ne put

contenir sa colère et déclara qu'il viendrait à bout de le détruire. La belle Koune faillit en mourir de chagrin. Mais heureusement, la fée veillait toujours sur le bonheur de Nigamo, qu'elle voulait récompenser, parce qu'il avait toujours été bon.

Un jour, Nigamo, qui était chauve, arriva à la hutte avec une abondante chevelure.

— Où as-tu pris cela ? demanda son beau-père.

— Au pied de la chute, là-bas, où j'ai vu ma Koune pour la première fois.

— Et comment as-tu fait cela ?

— Oh ! c'est bien simple. J'ai attaché ensemble les cheveux qui me restaient, puis je me suis piqué la tête avec une aiguille autant de fois que je voulais avoir de cheveux neufs. Ensuite, je suis monté sur une grosse roche au pied de la chute et je me suis trempé plusieurs fois la tête dans l'eau. Au bout d'une heure, j'avais la belle chevelure que vous voyez-là.

— C'est merveilleux, cela, s'écria Bonhomme Brochet. Je m'en vais faire la même chose ; cela pourra me rajeunir. Et il s'en alla au pied de la chute. Etant vieux, il eut beaucoup de difficulté pour atteindre la grosse roche. Nigamo dut l'aider.

Bonhomme fit tout ce que son gendre lui avait recommandé. Mais au lieu de sentir des cheveux nouveaux lui pousser il voyait ses propres cheveux partir avec le courant.

Pris de colère, il cria à son gendre :

— Nigamo, Nigamo, viens me chercher !

— Pas avant que vous m'avez dit où est votre trésor, répondit Nigamo.

— Il est enterré à dix pieds sous terre, en avant de la hutte au Wabano. Viens vite me chercher. Viens !

Mais Bonhomme n'eut pas le temps de finir sa phrase. Une grosse vague vint et l'emporta dans le rapide tout près où il dut accepter d'être changé en poisson pour éviter de mourir.

Voilà pourquoi aujourd'hui, il y a des poissons qui s'appellent Brochets dans le St-Maurice, pourquoi aussi il y a de la mousse fine au fond des eaux mortes. Ce sont les cheveux de Bonhomme Brochet qui sont allés repousser là.

Peureux comme un lièvre

Cette légende remonte à la même époque que celle de « Bonhomme Brochet ». Comme je l'ai dit, en ce temps-là, nos animaux actuels étaient encore des personnes humaines.

Or, un jour d'automne, Monsieur Lièvre s'était lié d'amitié avec Mademoiselle Grenouille. Tous deux s'étaient rencontrés au bord d'un beau grand lac et ils avaient élevé chacun une hutte de sapin. M. Lièvre aurait bien aimé courtoiser Mademoiselle Grenouille, mais cette dernière, trop religieuse sans doute, ou trop rusée, ne voulait pas même le laisser pénétrer dans sa hutte. Chaque matin, le soleil, en se levant, trouvait Monsieur Lièvre assis à la porte de la hutte de Mademoiselle Grenouille. Celle-ci, en sortant, daignait rarement saluer son ami ; elle allait droit au lac, où elle prenait ses ébats durant quelques minutes, puis revenait causer un peu.

Ils passaient généralement leurs journées à chasser. M. Lièvre chassait sur terre, alors que Mlle Grenouille poursuivait dans l'eau le castor, le vison, le rat musqué, etc. Cette année-là, les castors s'étaient fait une chaussée à la sortie du lac et le gros gibier ne frayait pas beaucoup dans les parages. Messire Lièvre aidait donc sa compagne à chasser le castor.

Mademoiselle Grenouille était très rusée. Quand elle avait pris un castor, elle montait à la surface des eaux et disait à Messire Lièvre : « Comme tu ne peux pas venir à l'eau, toi, fais vite le tour du lac et viens m'aider de ce côté-ci. Je crois que nous allons en cerner un. »

Vite, Messire Lièvre partait à fond de train pour faire le tour du lac qui avait un mille de traverse. Pendant ce temps, Mlle Grenouille, qui avait bel et bien tué le castor, allait le cacher dans sa hutte. En sorte que, à son arrivée, Lièvre trouvait toujours sa compagne toute peinée d'avoir échappé sa proie, disait-elle.

Depuis près de deux mois la Grenouille agissait ainsi et Messire Lièvre, aveuglé par l'amour sans doute, n'avait pas été assez fin pour découvrir ce manège. Un beau matin, comme il attendait selon son habitude à la porte de sa voisine, il vit venir cette dernière avec cinq ou six belles peaux de castor sous le bras et quelques quartiers de viande fraîche dans un plat d'écorce de bouleau.

Comprenant tout, il entra dans une grande colère, prit un gros bâton avec lequel il la frappa avec force sur le dos. Elle en resta toute bossue et s'en alla mouiller sa peine au fond du lac, alors que Messire Lièvre s'enfuit à toutes jambes dans la forêt voisine, tout effrayé du bruit qu'avait fait son bâton sur le dos de Mlle Grenouille.

Voilà pourquoi aujourd'hui les grenouilles ont une grosse bosse sur le dos, pourquoi aussi les lièvres sont si peureux.

Revanche de la Grenouille

Une autre fois, messire le Lièvre rencontra de nouveau madame la Grenouille au bord d'une rivière. Il s'excusa d'avoir été si brusque, promit de ne plus recommencer jamais, et dame Grenouille accepta de vivre encore en sa compagnie.

— Mais cette fois, dit Grenouille, nous allons chasser tous deux sur terre. Tu ne pourras toujours pas dire que je triche.

— Accepté, dit Lièvre ; mais si j'ai de la misère, tu viendras m'aider...

— Sûrement, sois sans crainte, reprit Grenouille.

Lièvre partit donc à la recherche du gibier. Il fut trois jours absents. Quand il revint il dit à sa compagne : J'ai vu les ravages d'un orignal, là-bas. Viens avec moi, nous allons le tuer.

— Très bien, dit Grenouille. Mais il ne faut pas qu'il se sauve avant que nous arrivions. Tu cours plus vite que moi, toi, va le cerner pour qu'il ne nous échappe pas. Je suivrai tes traces et vous rejoindrai bientôt tous deux.

Et Lièvre partit de nouveau. Grenouille marchait toujours de son petit train. Elle vit bientôt revenir Lièvre.

— Pourquoi reviens-tu ?

— Parce que l'orignal m'a vu, reprit Lièvre.

— Qu'est-ce que cela fait ! Ne le laisse pas partir. Tu n'en as pas peur, toujours ?

— Non, mais quand je suis là, il me regarde avec des gros yeux et je n'aime pas cela.

— Allons, retourne vite : autrement nous allons le perdre.

Lièvre partit, mais il revint de nouveau après quelques instants, répétant encore :

— Il me regarde avec des gros yeux.

Mais Grenouille le renvoya.

— Si tu en as peur, laisse-moi faire seule. J'en viendrai bien à bout.

Lièvre, tout heureux de ne pas avoir à s'en mêler, alla se cacher au fond du bois.

Quand Grenouille rencontra l'orignal, elle le tua facilement, car il se trouvait qu'à cette époque de l'année il était tombé beaucoup de neige, bien que la terre ne fut pas complètement gelée, et l'orignal n'avait pu se sauver.

Après l'avoir ouvert et saigné comme il faut, Grenouille versa tout le sang à la même place, sur la neige qui recouvrait un petit étang, tout près. Puis elle porta la tête de l'orignal sur le chemin qu'avait suivi Lièvre. Elle ne voulait pas être surprise par ce dernier, et elle savait qu'il ne passerait pas tant qu'il verrait là la tête de l'orignal.

Ayant pris tout ce qu'il y avait de meilleur, elle ne laissa à Lièvre que les deux gigots d'en avant ; puis elle alla enlever la tête d'orignal de dedans le chemin et revint attendre, auprès de la carcasse. Messire Lièvre, rassuré, ne tarda pas à venir.

Prenant les tripes et les intestins de l'orignal, Grenouille les lui donna en disant :

— Tiens, prends cela, toi, tu aimes le gras.

Lièvre n'était pas content, vous comprenez.

— Prends aussi les deux gigots d'en avant. Quant au reste, on ne partagera que si tu me prouves réellement que tu n'es pas un peureux. Dis-moi où tu te cacherais, si tu entendais le cri du hibou.

— Je me jetterais dans le trou que tu vois là dans la carcasse de l'orignal, entre les deux côtes d'en avant. Ainsi, le hibou ne me verrait pas. Mais dis-moi, toi aussi, où irais-tu pendant ce temps-là ?

— Moi ? dans la mare de sang que tu vois à côté. Essayons cela ! Elle imita par trois fois le cri du hibou. Bientôt, cinq ou six de ces oiseaux arrivèrent. Lièvre et Grenouille se cachèrent où ils avaient dit, mais Grenouille avait tout monté son plan d'avance. Elle se laissa enfoncer dans le sang jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'eau de l'étang où elle disparut, alors que messire Lièvre fut vite dévoré avec la charogne de l'orignal.

C'est depuis ce temps que, chaque fois qu'un lièvre ou une grenouille ont peur, l'un se jette dans un trou et l'autre dans l'eau

La Couleuvre

Un vieux sauvage avait épousé une jeune femme très méchante. Cette femme, qui s'appelait Couleuvre, n'aimait rien tant que de nuire aux autres et de leur faire du mal. On la redoutait partout autant que le Windigo. Plusieurs même disaient qu'elle était parente de ce dernier.

Nul n'osait la tuer de peur d'attirer quelque malheur sur lui et les siens. Elle-même n'avait jamais tué personne, mais elle en avait torturé plusieurs, disait-on. Au surplus, elle prenait un vilain plaisir à saigner tous les animaux qu'elle rencontrait. Oh ! ce n'était pas qu'elle fut très forte, mais sa méchanceté lui inspirait des moyens auxquels nul autre n'aurait pensé.

Le vieux la connaissait. Aussi avait-il pris, dès les premiers jours de son mariage, la ferme résolution de ne jamais la contredire en rien.

Un jour, il partit pour la chasse et sa jeune femme resta à la hutte. Vous comprenez, elle n'y demeura pas longtemps. Elle partit elle aussi, à travers la forêt, mais dans la direction opposée à celle qu'avait prise son mari. Elle rencontra deux hommes qui lui étaient complètement inconnus.

« Je m'en vais me faire connaître, se dit-elle en elle-même ; puis elle les appela :

— Où allez-vous ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? demanda l'un des hommes

— Que cela m'occupe ou non, vous allez me dire où vous allez !

— Je voudrais bien voir la femme qui va me forcer à lui dire où je veux aller ?

— Oui bien, regarde-la, mon vieux, la voilà.

Et elle sauta sur l'homme en lui mordant rudement le visage, les oreilles et le cou. L'homme se défendait de son mieux, mais il serait mort là sans doute, si son compagnon n'avait amorti d'un coup de tomahak la terrible jeune femme. Celle-ci tomba inanimée sur le sol.

Alors, celui qui l'avait ainsi abattue la poussa du pied, car il la croyait bien morte, et il partit avec son compagnon.

Chemin faisant, ce dernier, qui était tout plein de plaques rouges dans la figure, dit :

— Est-elle méchante, cette bête-là... Heureusement que tu ne l'as pas manquée. Mais, qui sait, peut-être n'est-elle pas morte...

— Si elle n'est pas morte, reprit l'autre, je t'assure qu'il ne faudrait pas grand'chose pour l'achever.

— Tu te trompes, répondit soudain une voix féminine semblant sourdre de terre, je ne suis pas morte et je ne mourrai pas. Mais toi, par exemple, que j'ai marqué au visage du sceau de ma langue, je te retrouverai un jour, quelque part, et tu avaleras avec un fer rouge toutes les paroles insultantes que tu as prononcées contre moi. Quant à ton compagnon, ajouta-t-elle, lui qui se sert si bien du tomahak, il en sera victime.

Stupéfaits, les deux hommes se regardèrent longtemps sans parler. Enfin, l'un dit :

— As-tu bien entendu ? C'est elle, n'est-ce pas ?

— Retournons voir, reprit l'autre. Si elle est encore là, nous allons lui faire pour de bon et tout de suite son affaire.

Tous deux rebroussèrent chemin ; mais ne trouvèrent rien à l'endroit où ils avaient laissé le corps de la jeune femme. Alors ils continuèrent jusqu'à leur hutte qu'ils n'atteignirent qu'au bout de quatre jours.

Pendant tout le temps qu'ils marchaient, la jeune femme, la rage au cœur, les suivait sans signaler sa présence. Quand elle se fut bien assurée que c'était là leur lieu habituel de vivre, elle retourna chez-elle.

Dès que son mari la vit venir il lui demanda la cause de sa longue absence. Elle ne répondit rien. Il vit alors qu'elle était de mauvaise humeur, et comme il avait pris la ferme résolution de ne jamais la contredire, il ne la questionna pas davantage. Plusieurs jours se passèrent ainsi. La jeune femme ne parlait pas, mais restait soucieuse. Elle s'enfermait toute seule de longues heures, et nul ne savait ce qu'elle faisait durant ce temps. Comme tous la redoutaient, aucun n'osait la questionner sur ce qui lui était arrivé de si extraordinaire pour qu'elle tint une conduite si étrange.

Au bout d'un mois, elle partit sans rien dire. On chuchota bien un peu dans son entourage, mais il fallait éviter les commentaires. La langue de bien des commères était prise d'une forte démangeaison de se faire aller... mais la crainte était trop forte.

Elle allait, on le devine bien, reprendre sa revanche contre les deux hommes qui lui avaient fait un si mauvais parti dans la forêt,

un mois auparavant. En arrivant en vue des deux huttes, elle s'arrêta. Elle vit bientôt apparaître un homme qu'elle reconnut comme celui qu'elle avait mordu, car il portait toujours de grandes plaques rouges au visage. Il avait bien tenté de les faire disparaître mais plus il y touchait plus elles s'étendaient. Il avait donc résolu de laisser faire.

Cet homme prit le chemin de la forêt. La jeune femme le suivit sans se faire voir. Il marcha, marcha longtemps, jusqu'à ce qu'il eût atteint le sommet d'une haute montagne. Là il se cacha dans une crevasse du rocher, car il voulait prendre des aigles.

Alors la jeune femme s'approcha doucement, et, quand elle fut rendue tout près, elle lui lança une grosse pierre. L'homme tomba sans connaissance. Elle le porta au bord de la montagne, qui était pas mal à pic, mais ne le jeta pas tout de suite en bas. Elle voulait le torturer avant de le faire mourir. L'ayant donc solidement attaché à un arbre tombé, elle le ranima en le mordant encore plusieurs fois au visage ; puis, quand il eut repris ses sens, elle poussa au-dessus de l'abîme l'extrémité de l'arbre où l'homme était attaché, mais sans le laisser tomber. L'homme était suspendu horizontalement au dessus du vide et ne pouvait rien faire pour se tirer de là.

Il prit donc le parti d'implorer la clémence de celle qui le tenait ainsi. Il lui parla de sa femme et de ses enfants ; tenta par mille moyens de lui toucher le cœur. A toutes ces paroles, elle ne répondait que par un rire diabolique, auquel elle ajoutait parfois cette phrase aussi terrible que son geste : « Tu sècheras là, et les aigles viendront te manger quand je t'aurai brûlé la langue. » Et, ce disant, elle sortait de dessous le feu qu'elle avait préparé, une longue tige rougie.

Pour que le supplice fut plus long, plus dur, elle tardait toujours à lui brûler la langue. Mais elle le dardait souvent aux jambes et par tout le corps en ricanant : « Allons,....est-il assez chaud ? » Puis, elle replongeait la tige dans le feu, pendant que le pauvre homme endurait des tourments affreux.

Quand la nuit fut venue, elle dit cyniquement :

— Vieux, regarde bien la lune, ce soir. Dans quelques heures la fumée de ta langue montera vers elle pour la saluer.

Quelques minutes après, elle s'approcha avec la tige rouge, mais elle manqua le pied et tomba au fond de l'abîme.

La méchante frappa tellement de roches que son corps devint tout allongé. La tige rougie, qui s'était fendue et enfoncée dans sa bouche, remplaça sa langue et depuis ce temps la couleuvre est l'animal qui inspire le plus de dédain et de dégoût !

Le Porc-Epic

Mattaoun était un sauvage gros et grand qui vivait dans le Nord, au bord d'une grande rivière. Un jour qu'il était parti à la chasse depuis trois bonnes lunes, son frère, Négashish, vint trouver sa femme et lui dit :

— Veux-tu venir vivre avec moi ? Tu vois bien que Mattaoun est mort. Il ne s'est jamais absenté plus longtemps que deux lunes. Viens, tu vas voir que nous allons vivre heureux tous les deux.

— C'est bon, dit la femme de Mattaoun, mais allons vivre loin.

Et tous deux partirent.

Deux jours plus tard, lorsque Mattaoun revint à sa hutte, il s'aperçut que sa femme était partie. Fou de colère, il se mit à sa poursuite.

Après cinq jours de marche, quelle ne fut pas sa surprise de rencontrer sa femme en compagnie de son frère. Il blessa gravement ce dernier d'une flèche, battit rudement sa femme et l'emmena avec lui.

Le soir venu, tous deux se couchèrent sous une hutte primitive et dormirent jusqu'au lendemain matin.

Mais la blessure de Négashish n'était pas mortelle. Il s'était relevé et avait suivi, la haine au cœur, son frère et sa belle-sœur.

— Je l'aurai encore à moi, se disait-il, ou le Windigo n'est pas le Windigo.

Il n'osait pas s'attaquer directement à son frère ; parce que ce dernier était beaucoup plus fort que lui. Mais il les suivait, attendant l'occasion de retrouver seule sa belle-sœur pour l'enlever.

Un jour qu'il tempêtait parce que le sort ne le favorisait pas, il se trouva changé en un énorme porc-épic.

— Tant mieux, pensa-t-il, en lui-même. Cela m'aidera à me mieux venger de Mattaoun.

Et il attendit le coucher du soleil.

Au cours de la nuit, il se dirigea vers la hutte où son frère dormait avec sa femme.

S'étant approché de Mattaoun, il hérissa tous ses poils raides, dans l'intention de percer le corps de son frère ; mais ce dernier en s'éveillant donna un coup si formidable qu'il envoya le porc-épic sur sa femme ; cette dernière en mourut sur le champ, le corps tout transpercé.

Mattaoun s'enfuit à travers la forêt, et, comme c'était la nuit, le porc-épic ne put pas le suivre et il dut prendre un autre chemin pour ne pas revoir sa belle-sœur morte ou recevoir d'autres coups.

Aujourd'hui, quand il se sent poursuivi ou attaqué, le porc-épic se hérisse comme autrefois, et, s'il réussit souvent à éloigner les importuns, il ne peut jamais reprendre la forme humaine ni redevenir le Négashish d'autrefois.

La Belette

Plusieurs sauvages avaient posé ensemble leurs « wigwans ». Ils vivaient avec leurs familles uniquement des produits de la chasse et de la pêche. Parfois, au cours de l'été, les femmes et les enfants organisaient quelque cueillette de bleuets, de fraises, de framboises ou de mûres. On s'y amusait beaucoup. Mais il était rare que tous et toutes en revinssent sans avoir eu sujet de se plaindre de la Fureteuse.

La Fureteuse était une femme ni bonne ni mauvaise. Elle avait simplement le défaut d'importuner tout le monde. Elle pouvait entrer chez le voisin pour voir ce qui s'y passait, aussi bien la nuit qu'en plein cœur de l'après-midi. Deux personnes croyaient, par exemple, s'être entretenues dans le plus grand secret : elles ne tardaient guère à apprendre que la Fureteuse les avait suivies, vues, entendues. Elle en était devenue une véritable obsession pour tous.

Son mari lui répétait souvent : « Tu finiras par attrapper quelque mauvais coup. » Mais elle n'en continuait pas moins à mettre son nez partout.

Un jour plusieurs hommes se réunirent pour s'aviser des moyens à prendre pour l'obliger à s'occuper de ses affaires. La chose était fort délicate et non moins difficile. Enfin, l'un dit : « Faisons le Wabano. Nous saurons mieux, après cela, comment arriver à notre but. » Tous acceptèrent cette proposition.

Pour ne pas éveiller les soupçons, on alla élever la hutte au Wabano à un endroit éloigné de la forêt. L'un des hommes s'y installa pour « jongler » jusqu'au moment où une solution convenable se présenterait à son esprit. Après cinq jours passés ainsi, il alla retrouver les autres.

« J'ai trouvé », dit-il, et il les mit au courant de l'idée merveilleuse qui devait les débarrasser pour longtemps de la Fureteuse.

Quelques semaines passèrent ainsi sans que rien d'anormal ne se produisît, après quoi, la Fureteuse partit un beau matin avec deux autres femmes. Celles-ci disaient vouloir l'amener faire une promenade en rabaska.

Comme la Fureteuse était leur invitée, ils la firent asseoir au centre de l'embarcation. Leur dessein était de la conduire loin, loin de lui faire sauter plusieurs rapides sans accident, si possible, puis de l'abandonner seule avec le grand rabaska, pour revenir par la forêt qu'elles connaissaient bien et simuler une noyée aux yeux des autres. « Elle ne pourra jamais revenir seule par la rivière. pensaient-elles ; le courant est trop fort et le « rabaska » trop lourd à porter. Quant à la forêt, elle ne la connaît sûrement pas assez. Et ainsi elle se perdra et périra certainement. »

Mais elles oubliaient que leur compagne était d'abord et avant tout fureteuse. Fureteuse, elle l'était jusqu'au bout des cheveux, qui cherchaient même, disait-on, à toucher le ciel, quand le vent s'élevait, pour voir ce qu'il y avait dedans. Or, quand toutes débarquèrent pour cueillir des mûres, les deux femmes eurent beau s'ingénier à s'avancer dans la forêt, la Fureteuse ne les quittait pas d'une semelle.

Alors l'une des femmes fit semblant de perdre connaissance. L'autre, comprenant ce geste, dit à la Fureteuse : « Va vite chercher de l'eau à la rivière, nous allons lui laver la figure. »

La Fureteuse obéit, mais à peine avait-elle tourné le dos que ses deux compagnes s'enfuyaient à toutes jambes. Mais, nous l'avons dit, la Fureteuse était d'abord et avant tout fureteuse. Les hommes qui avaient comploté sa perte, elle les avait vus et entendus ; celui qui avait fait le Wabano, elle l'avait également vu. Et il n'est pas jusqu'à ses deux compagnes qu'elle n'avait suivies partout du bout de son nez. Vous pensez bien qu'elle n'alla pas loin. Il ne fallait pas les perdre de vue pour si peu ! Mais, trop fière pour s'exposer à leur risée en retournant immédiatement vers elles, elle préféra marcher un peu à distance. D'ailleurs elle ne les suivait que mieux.

Comme les femmes arrivèrent chez-elles tard dans la nuit, personne n'en eut connaissance, excepté la Fureteuse, bien entendu. Et, le lendemain matin, la Fureteuse ne fut pas peu surprise d'apprendre qu'elle-même s'était noyée. Aussi, imaginez-vous la tête des deux femmes qui avaient rapporté du bois cette nouvelle, lorsqu'elles virent la Fureteuse passer bien en chair et en os devant leurs huttes. La Fureteuse se pamait presque de joie d'avoir si bien réussi à mettre à jour leur mauvais dessein, et elle s'amusa fort de la rage des deux femmes.

L'une dit : « Il faut nous venger. Nous allons prendre un autre moyen qui réussira cette fois. Cherche, toi aussi. Nous en reparlerons. »

Quelques semaines plus tard, la Fureteuse resta à dîner chez une autre de ses amies. Cette dernière était complice des deux autres. Ce jour-là, elle avait préparé de la viande d'original pour le repas et avait mis du poison sur le morceau que devait manger la Fureteuse. Mais la Fureteuse était toujours fureteuse et l'avait vue faire. Bien plus, elle avait réussi à changer les plats de place. Si bien, qu'après dîner c'est l'empoisonneuse qui mourut !

Pendant longtemps, on n'osa plus se réunir, de crainte d'être épié encore. Mais un des hommes pensa en lui-même : « Je m'en vais essayer, moi, tout seul. » Et il alla trouver la Fureteuse.

« Tu n'as pas de cœur, dit-il. Tu aurais dû t'apercevoir que tout ce qu'on a fait était pour te corriger. A présent, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de te faire comprendre, tu vas mourir. »

Et il accompagna ses paroles d'un coup terrible. La Fureteuse tomba, inerte, morte. L'homme se baissa sur le corps pour voir si elle avait bien cessé de vivre. Mais en se relevant, il vit sortir de la place du cœur où il l'avait frappée, une petite bête blanche, blanche ! La fureteuse s'était changée en belette.

Aujourd'hui encore, cette petite bête au nez pointu est restée fureteuse et, comme autrefois, son plus grand défaut est... de mettre son nez partout !

Le Vison

En ce temps-là vivait dans la forêt un homme appelé Vison. Nul ne savait d'où il venait, ni de quelle nation il était. Il restait seul avec sa femme, loin, loin. On ne lui connaissait aucune qualité, mais il avait un gros défaut, la paresse. « Ce défaut-là, disaient parfois les malins, il l'a tout entier à lui tout seul. »

Pour s'éviter tout effort superflu, Vison avait organisé sa vie à l'avance : il ne chasserait qu'une fois par mois et qu'un seul gibier : le chat sauvage ; il ne chanterait ni ne rirait jamais et ne parlerait que pour l'absolu nécessaire. Bref, il voulait vivre sans la moindre fatigue, toujours confortablement installé dans une petite odabone (voiture) que pousserait sa femme.

Son épouse devait l'aimer beaucoup, puisqu'elle se prêtait ainsi depuis des années à toutes ses fantaisies. Elle n'avait jamais connu mieux !

Un jour cependant, elle vint à passer près d'un endroit où se dressaient plusieurs wigwams. Entendant quelques éclats de voix rieuses, elle y poussa sa petite odabone.

O merveille ! Des femmes comme elle étaient là, assises autour d'un feu et causant entre elles, alors que les hommes étaient partis seuls à la chasse.

« Comment cela se fait-il ? » se demanda-t-elle. Et elle s'éloigna toute troublée de ce qu'elle venait de voir.

Désormais, pas un jour ne passa sans que son esprit ne fût hanté par le souvenir des femmes assises autour du feu. Un matin, n'y tenant plus, elle résolut de se débarrasser de son mari, pour aller partager le bonheur des femmes qu'elle avait vues.

Mais comment s'y prendre ?

Elle ne pouvait songer à faire le Wabano ; cela n'aurait pas été sans éveiller l'attention de son mari.

Comme l'automne était avancé, elle conçut un autre plan.

Etant partie de grand matin, elle conduisit son mari sur une haute montagne recouverte de neige. Rendue au sommet, elle

dit à Vison : « Regarde le beau lac glacé en bas. Veux-tu que nous allions y faire un tour ? »

Vison, selon son habitude, ne répondit pas.

Sa femme poussa alors doucement la voiture dans le pan de la côte, puis elle s'éloigna en courant, après avoir bien recommandé aux branches des sapins d'alentour de répondre à sa place à Vison, si celui-ci parlait.

Bientôt, il dit :

— Vieille, tu pousses trop vite.

— Que veux-tu, répondirent les branches de sapin, la côte est raide.

Rendu au bas de la côte, Vison glissa un grand bout sur la glace vive du lac jusqu'à la décharge d'un petit crique tout en chutes et en rapides.

— Eh ! eh ! vieille, je pense que tu me fais passer dans l'eau mes couvertures sont toutes trempées.

— Que veux-tu, reprirent de nouveau les branches de sapin, il pleut.

Mais Vison, se rendant compte que c'était autre chose que de la pluie, fut bien obligé de lever la tête, pour voir ce qui se passait.

Comme son esprit était peu habitué à penser, il prit cinq minutes avant de comprendre où il se trouvait. Il fut saisi alors d'une grande terreur, lui qui n'avait pratiquement jamais rien fait par lui-même.

A ce moment, il vit le Windigo assis paisiblement sur une roche et qui le regardait passer en riant.

— Où vas-tu de ce train ? lui cria le Windigo.

— Viens me tirer d'ici...

— Pas la peine, tu fais aussi bien d'aller t'assommer en bas.

— Je te promets que je m'en vais travailler désormais, si tu veux me sauver.

— Si c'est tout ce que tu veux m'offrir, j'aime autant te voir aller où tu vas.

— Windigo, j'aurai des enfants alors, et je te les donnerai tous. Mais fais-moi trouver ma femme pour cela. Et sauve-moi vite, ou je vais être tué.

— Et tes enfants et les enfants de tes enfants seront tous à moi, tu me le promets ?

— Oui, oui, oui.

— Très bien.

Et le Windigo tendit à Vison une forte branche de bouleau que Vison empoigna rageusement.

Il était temps, car il y avait à quelques pieds plus loin une grosse chute où Vison se serait assommé et noyé.

— Ouf ! dit Vison en mettant le pied sur la roche solide. Je n'ai jamais eu tant peur de ma vie. Où est ma femme, maintenant ?

— Elle est là-haut sur le lac, dit le Windigo. Remonte par la forêt et va la trouver. Et souviens-toi de ta promesse. Je reviendrai dans dix ans et je t'emmènerai avec moi ou tu devras accepter que tous tes petits soient changés en bêtes, à la forme que je voudrai. »

Et le Windigo disparut.

Vison remonta silencieusement vers le lac où il rencontra sa femme. Honteuse, celle-ci avoua sa faute et confessa n'avoir pas eu la force d'aller jusqu'au bout de son mauvais désir.

Vison ne souffla mot du pacte qu'il avait passé avec le Windigo. Il dit simplement avoir eu tellement peur qu'il allait désormais se conduire comme les autres hommes. Et tous deux retournèrent vivre au fond de la forêt, à la manière de tous les autres.

La femme de Vison n'en pouvait croire ses yeux tellement tout était changé dans sa vie. Elle avait tout à souhait : une bonne hutte, de beaux enfants, beaucoup de gibier pour se nourrir, etc. Il n'y avait qu'une ombre au tableau de son bonheur. Son mari lui paraissait souvent soucieux.

Tout se passa ainsi durant dix ans. Après quoi, le Windigo apparut de nouveau.

— Qu'as-tu décidé ? demanda-t-il à Vison.

Vison n'ayant encore pris aucun parti déterminé et pensant en lui-même qu'il aurait encore d'autres enfants que le Windigo lui laisserait, se décida à passer par les désirs du Windigo.

— Prends mes enfants et fais, comme tu as dit.

Aussitôt il vit passer six petites bêtes noires à quatre pattes et qui s'enfoncèrent dans la nuit sombre.

Le lendemain matin, lorsque la femme de Vison vit qu'elle avait perdu ses six enfants, elle en mourut sur le coup de chagrin.

Quant à Vison lui-même, il mourut peu après, étant devenu fou par la douleur.

Et aujourd'hui, tous les visons que l'on rencontre sont des rejetons des six enfants de cet homme qui avait passé un pacte avec le Windigo.

Le Castor

Castor, qui était un homme plutôt petit, avait une grosse famille. Comme tous ses enfants étaient jeunes et que la chasse et la pêche étaient les seuls moyens de subsistance, Castor passait pratiquement tout son temps en dehors pour gagner la vie des siens.

Il devait parfois s'éloigner pour plusieurs jours ; car le gros gibier ne venait pas toujours se faire tuer à sa porte.

Sa petitesse lui était fort avantageuse en maintes circonstances. Ainsi, lorsqu'il voulait aller loin, il attendait un bon coup de vent. Il montait alors dans un arbre, déployait largement une paire d'ailes qu'il s'était faites avec de la peau d'original séchée et pouvait parcourir ainsi des milles et des milles. Outre cela, il était d'une agilité extraordinaire, tellement qu'un jour il avait franchi, rien que d'un bond, une large rivière.

On comprend dès lors, que dans ces conditions Castor était appelé à faire beaucoup de choses extraordinaires dans sa vie. En fait, vous faire le récit de celle-ci serait beaucoup trop long. Je me bornerai donc à vous en raconter seulement la fin.

Un jour donc que Castor était allé à la chasse avec l'aîné de ses fils il trouva, chemin faisant, une sorte de panier d'écorce de bouleau. En ce temps-là, l'écorce de bouleau était bien plus résistante que celle d'aujourd'hui. On ne la fendait pas facilement, même avec une hache en pierre. Castor dit à son garçon :

— Prends-le et emporte-le à ta mère.

Mais ce panier-là avait une vertu magique. Si on le manœuvrait avec douceur il était bienfaisant, mais si on le rudoyait, ou si on le portait négligemment ou le laissait choir durement par terre, il était rare qu'il ne fit pas quelque mal.

En arrivant à la hutte de son père, le garçon, qui ne connaissait pas les pouvoirs du panier, le jeta par terre devant sa mère en disant :

— Tiens, papa a dit de t'en servir pour tout ce que tu voudras.

Et il sortit. A peine avait-il fait quelques pas qu'un arbre colossal tombait sur lui et le tuait du coup.

Imaginez la douleur de sa mère et de toute la famille.

Lorsque Castor revint à la maison deux jours après, il fut bien chagriné d'apprendre la mort si tragique de son fils aîné. Mais il ne pouvait jamais s'imaginer que cela dépendait du panier.

Plusieurs mois passèrent donc ainsi dans la tristesse. Mais chose curieuse, le panier, qu'on avait depuis lors poussé du pied dans un coin, ne gardait rien de ce qu'on mettait dedans.

On y avait déposé successivement du bois, des peaux d'animaux séchées, des outils en pierre, et tous ces objets disparaissaient toujours au cours de la nuit suivante. Alors le père ou la mère disaient :

— Qui a pris ci, qui a pris ça, que j'avais mis hier dans le panier ?

Jamais personne ne pouvait répondre à ces questions.

Parfois, Castor s'emportait contre les siens :

— Ca n'a toujours pas de bon sens, mes haches et mes silex ne sont toujours pas partis au vent. Il faut que quelqu'un les ait pris.

Un beau jour, il se dit en lui-même : « Je m'en vais voir qui me vole ainsi, » et il se cacha dans un coin, après avoir déposé ses souliers en peau d'original dans le panier. Lorsque vint le soir, comme Castor avait dit précédemment qu'il partait pour la chasse, on ne veilla pas tard à la hutte et bientôt toute la maisonnée fut plongée dans un profond sommeil, excepté, bien entendu, Castor qui ne perdait pas de vue le panier.

Vers minuit il crut voir une petite bête noire, grosse comme un chat, qui se glissait dans le panier pour en ressortir aussitôt avec les souliers de peau d'original dans la gueule. Castor ne dit rien, prit un gros bâton et sortit sur le bout des pieds derrière la petite bête. Comme celle-ci allait entrer dans la forêt et disparaître ainsi de la vue de Castor, ce dernier lui asséna un fort coup de bâton sur la tête. Au même instant, il se voyait changé lui-même en animal pendant que ses yeux suivaient un homme nouveau qui entra dans la forêt.

Alors Castor cria. L'homme se retourna :

— Merci, dit-il à Castor, tu m'as délivré. J'étais obligé de servir le panier pour tout ce qu'il faisait de mal. A présent, c'est toi qui prends ma place. Retourne voir le panier, il te donnera des ordres. Je ne te donne qu'un conseil : ne désobéis pas au panier. »

Et l'homme disparut, laissant Castor tout bête.

Celui-ci retourna voir le panier. Il vit bien sa femme et ses enfants endormis, mais ne put rien leur dire. Il ne pouvait pas non plus pleurer ni conter ce qui lui était arrivé. Voyant le panier dans un coin, il sauta dedans et attendit.

Au bout de quelques minutes, le panier remua seul de lui-même et dit :

— Castor, je te connais et suis content que ce soit toi qui me serves. Tu as eu si peu soin de moi depuis le jour où tu m'as trouvé. Je vais te montrer comme cela est intéressant de toujours être rudoyé ou négligé. Tu vas te mettre dans ma peau comme un ver, tu vas tout comprendre ce qu'on va dire, tout voir ce qu'on va faire, tout sentir les mauvais coups que l'on va me donner et tu ne feras que les gestes que je voudrai que tu fasses. Si je passe dix ans sans être rudoyé, tu pourras devenir l'animal que tu voudras ; mais pas avant. Le panier se tut, pendant que Castor se sentait graduellement rapetisser à la taille d'un tout petit ver.

Là, il eut connaissance, sans pouvoir rien dire ni faire, de la mort de sa femme, tuée par le chagrin causé par sa disparition, et de la dispersion de toute sa famille. Une de ses filles l'emporta loin avec le panier qu'elle échangea un jour contre un collier fait avec des os.

Comme la jeune fille qui avait échangé son collier pour le panier aimait beaucoup celui-ci, elle le manœuvra avec soin, et Castor, qui était toujours comme un petit ver dans les chairs du panier, n'eut pas à faire de mal pendant longtemps.

Au bout de dix ans, le panier lui dit : « Choisis une forme d'animal et reprends ta liberté. »

Comme Castor avait été longtemps sans pouvoir travailler et qu'il n'en avait appris que mieux à apprécier la beauté du travail, il décida de prendre la forme qu'il a aujourd'hui, mais cela pour mieux travailler.

Mais la grande queue velue qu'il traînait toujours l'incommodait beaucoup sur terre. Il n'avait pas pensé à cela. Au premier lac qu'il rencontra, il se jeta dedans. Il en fit tout le tour, cherchant bien quel genre d'ouvrage il pourrait faire. Quand il vint à la décharge du lac, il vit un arbre mort couché en travers du crique. « Tiens, se dit-il, cet arbre n'est pas tombé là pour rien, je m'en vais l'aider à finir le barrage qu'il a commencé. » Il se mit à l'œuvre, et c'est depuis ce temps-là qu'il y a des chaussées de castor !

Le Carcajou

En ce temps-là, Carcajou, qui était alors un homme, habitait avec sa femme et ses trois enfants au fond de la forêt. Ils ne vivaient que de chasse et de pêche. Cette année-là, le gros gibier était plutôt rare dans les parages. Carcajou devait donc parfois s'éloigner pour plusieurs jours afin de procurer à sa famille de quoi se nourrir.

Un matin qu'il était parti comme ça pour la chasse, il rencontra trois hommes bien taillés, beaux et grands. C'étaient des loups. L'un d'eux s'approcha de Carcajou et lui dit :

— Tu es bien maigre, toi ; ta femme ne te fait donc pas à manger ?

— Je n'ai pas de femme, moi, dit Carcajou, car il craignait fort que ces trois inconnus profitent de son absence pour aller chez lui.

— Alors, si tu n'as pas de femme, dit le deuxième loup, tu es bien fou de rôder seul dans le bois comme cela ; viens avec nous, nous allons te montrer du pays, et surtout la manière de t'emplier le dedans des côtes.

— Tu connais le pays, toi, dit le troisième loup à Carcajou. Ce soir, tu nous choisiras une belle place pour coucher.

— Accepté, dit Carcajou, ne sachant trop de quelle manière il allait pouvoir rejoindre sa femme et ses enfants.

Et tous quatre partirent. Ils marchèrent jusqu'à la fin du jour. Le soir venu, Carcajou décida de monter la hutte au bout d'une longue pointe de sable qui avançait dans un lac. Au cours de la nuit, une forte tempête s'éleva et le vent emporta la hutte, laissant les quatre compères étendus à la belle étoile. Ils n'en dormirent pas moins jusqu'au matin.

En s'éveillant, le plus vieux des loups dit à Carcajou :

— Je ne suis pas surpris que tu sois si maigre, si tu ne choisis pas mieux tes places pour coucher. Ce soir, c'est moi qui choisirai l'endroit.

Et tous quatre partirent, après avoir dégusté quelques poissons. Mais l'ennui commençait à travailler Carcajou, et il n'osait l'avouer. Alors il simula une grosse fatigue et dit :

— Mes amis, vous êtes bien bons pour moi, je le reconnais ; mais vous voyagez trop vite ; je suis rendu à bout de jambes.

— Reposons-nous durant quelques jours, dit l'un des loups, nous n'en voyagerons que mieux dans la suite.

Et ils eurent tôt fait de se monter une hutte.

J'ai manqué mon coup, disait Carcajou en lui-même et pas content. Il me faudra trouver autre chose.

Ils étaient alors au sommet d'une haute montagne d'où Carcajou apercevait au loin sa hutte, à la porte de laquelle il voyait souvent apparaître une forme blanche, sa femme probablement.

Le deuxième jour, n'y tenant plus, Carcajou se mit à pleurer.

— Tiens ! dit l'un des loups, qu'est-ce que tu as à pleurer ? On ne t'a pas fait mourir...

— Non, reprit Carcajou ; mais j'aime autant vous dire toute la vérité. J'ai laissé là-bas une femme et trois enfants, et je ne puis plus vivre sans eux.

— En voilà une belle affaire, dit le loup. Nous ne l'aurions pas mangée, ta femme, si tu nous avais dit la vérité. Je ne sais pas ce que les autres vont dire et faire maintenant.

Et il s'éloigna dans la direction des deux autres loups. Après quelques minutes, ils revinrent tous trois vers Carcajou qui pleurerait toujours.

— Comme ça, dit le plus vieux, tu nous avais menti. Tu ne nous considérais donc pas beaucoup pour agir de la sorte. Puisque tu veux aller rejoindre ta femme et tes enfants, nous allons te laisser partir. Mais avant, tu vas accepter de réparer ton erreur. D'abord, je veux que tu nous penses plus puissants que toi. Je veux ensuite que tu fasses exactement tout ce que je vais te commander. D'ici à ce que tu rejoignes ta femme tu ne feras pas plus de trois feux pour tes repas. Tu n'en allumeras pas plus qu'un par jour et tu le feras de la manière suivante : tu ramasseras plusieurs petites branches sèches que tu déposeras toutes ensemble, par terre, puis chaque fois, pour obtenir du feu, tu regarderas de ce côté-ci, après avoir sauté par-dessus le tas de branches sèches. C'est alors seulement que la flamme en jaillira. En dehors de ces trois circonstances,

je te défends de te retourner le visage de ce côté-ci. Si tu n'accomplis pas toutes ces choses tel que je te l'ordonne, tu le paieras de ta vie.

A peine Carcajou était-il parti qu'il recevait trois bons coups de pied.

« Oh ! oh ! Ca part mal, » se dit-il en lui-même, tout en portant la main à la partie endolorie.

Le soir venu, il se fit un bon feu à la manière que lui avait recommandée le loup ; puis il se coucha après avoir bien mangé. Le lendemain matin, en se levant, il se tourna, par mégarde du côté d'où il était venu ; mais il reçut aussitôt trois bonnes gifles dans la figure. Cela le ramena au sens des réalités. Mais cette fois, il pensa en lui-même : « Si jamais j'ai la chance de vous remettre cela, vous autres... » Et il partit.

Il n'aperçut sa hutte que le surlendemain. Mais il était loin encore, et il ne pouvait plus se faire de feu et n'avait plus rien à manger. Alors, il se coucha, exténué de fatigue et la rage au cœur. Il dormit mal et fut éveillé brusquement en plein cœur de la nuit. Voulant voir ce qui arrivait, il se leva, mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en se rendant compte qu'il avait quatre pattes, plus de pieds ni bras, et que son nez était effilé comme celui des loups. Il crut rêver et se recoucha. Mais durant son deuxième sommeil, il perdit la mémoire. Seul lui restait le souvenir vague d'une vengeance à exercer contre quelqu'un qui lui avait fait du mal, et comme ce quelqu'un n'était pas bien précisé dans son souvenir, il se vengea chaque fois qu'une occasion quelconque se présentait dans la suite.

C'est pourquoi aujourd'hui, le carcajou cherche toujours à nuire et fait beaucoup de ravages partout où il passe. Il cherche toujours à se venger des loups qui l'ont changé en bête et ne sait jamais s'il les a bien châtiés comme il le voulait, car il ne les reconnaît pas.

Le Loup

Loup chassait dans la forêt. C'était un vieux garçon sans feu ni lieu, sans frère ni sœur, sans père ni mère, et qui voyageait un peu partout, suivant ses caprices ou les hasards du moment. Mais il n'était jamais sorti du bois. Il allait bien parfois se désaltérer au bord d'une source, d'un ruisseau ou d'un lac, mais n'allait guère au-delà.

Il avait toujours une bonne blague de préparée, pour tous ceux qu'il rencontrait. Voyait-il venir un chasseur, vite il le rejoignait :

— Va là-bas, disait-il, il n'y a pas moins de cent orignaux réunis.

Voyait-il au contraire un caribou, un orignal ou un chevreuil :

— Sauve-toi vite, disait-il, le chasseur est à tes trousses. Tu peux te compter chanceux que je te sauve la vie en te donnant cet avertissement. Et ainsi de suite.

Vous comprenez, cela lui valait souvent des faveurs de ceux à qui il rendait ainsi service. Il ne craignait qu'une chose : le feu. Aussi se gardait-il toujours d'en approcher.

Un jour il fut pincé par un chasseur à qui il avait déjà plusieurs fois menti.

— Ah ! ah ! dit le chasseur, tu as fini ton beau temps. Prépare-toi, mon vieux, tu vas mourir en broche et sur le feu !

— Oh ! monsieur le chasseur, disait Loup, d'un air larmoyant à faire pleurer les roches, vous ne savez pas quelle erreur vous faites. Vous tuez un innocent, je suis M. Renard.

— Bah ! tu ne me tromperas plus, à présent.

— Faites comme bon vous semblera, continuait Loup au chasseur ; mais je crains bien que vous ne portiez tout le reste de vos jours le poids du remords et de la honte. Certes, j'ai bien mes défauts, mais je vous jure, foi de Renard, que je n'ai pas celui d'être menteur comme Loup. Dire que je m'en vais mourir pour les fautes d'un autre... Et ma pauvre mère qui est là-bas, toute seule, sans nourriture, impotente... Elle sera donc aussi condamnée à mourir, victime de la méchanceté de Loup !... Ah ! chasseur, chasseur, si vous ne me renvoyez vers elle, tuez-moi, vite, vite, pour que je ne voie pas mourir ma mère de chagrin !

Ces paroles et leur accent de sincérité finirent par jeter le trouble dans l'âme du chasseur.

— Après tout, se dit-il, je fais peut-être erreur.

Et il s'approcha de sa victime pour mieux voir qui elle était. Mais comme déjà la brûnante avait pris, il lui fut fort difficile de trouver la vérité. Il retourna donc fort perplexe, ne sachant trop à quoi se résoudre. Et cela d'autant plus qu'il entendait toujours Loup qui gémissait :

— Tuez-moi, tuez-moi, je ne veux pas voir mourir ma mère...

Le chasseur pensa en lui-même :

— Bien qu'il m'ait fort semblé être Loup, il se pourrait bien que ce soit Renard, comme il dit. Eh ! puis, Loup ne serait pas si désintéressé que cela. Il ne demanderait pas à mourir si vite, surtout dans le feu qu'il craint tant... Tiens, renvoyons-le. Si c'est vraiment Loup, il aura toujours eu une fière peur ; si c'est Renard, j'accomplirai sûrement une bonne action.

Et il s'approcha de Loup. Celui-ci tremblait de tous ses membres, croyant bien que c'était la fin. Mais il faisait déjà noir et le chasseur ne le voyait pas trembler.

— J'ai pensé à mon affaire, dit le chasseur. Pour cette fois encore, je t'accorde confiance. Tu peux partir. Mais sache que si tu m'as menti, il n'y aura plus de pitié pour toi cette fois-là.

Et le chasseur laissa partir Loup. Quand le fourbe se fut un peu éloigné, il hurla de toute la force de ses poumons, pour prouver au chasseur qu'il l'avait bel et bien roulé encore une fois. Celui-ci en trembla de colère et se promit bien une revanche à la prochaine rencontre.

Cette rencontre se produisit plus tôt que ne l'avait désiré Loup. Car peu après, un grand feu éclata dans la forêt et en chassa Loup. Comme bien vous pensez, celui-ci n'eut pas le choix entre plusieurs issues. Il choisit la plus proche et qui lui semblait d'accès le plus facile. Par malheur, à peine était-il hors de danger, qu'il se trouva presque nez-à-nez avec le chasseur. Messire Loup en fut si bouleversé qu'il fut changé en animal sur le champ, à tel point que le chasseur lui-même en croyait rêver. Aussi, Loup eut-il le temps de s'enfoncer dans la forêt. Mais la tradition rapporte que, depuis lors, il sort très peu souvent tout seul. Et quand il sort avec ses frères — car il eut des frères dans la suite —, il hurle et fait le brave, même devant le chasseur. Toutefois il a gardé la crainte instinctive du feu.

D'aucuns affirment qu'il fut changé en animal par punition pour ses nombreux mensonges.

L'Ours

Il fut un temps où l'ours était l'animal le plus redouté de nos forêts, sinon de tout le pays. J'ai dit animal, pardon ! En ce temps-là, il n'était pas encore animal.

Donc l'ours était un homme. Mais pas un homme ordinaire. Il mangeait comme vingt, était fort comme cent, et, quand il entra en colère, il devenait plus redoutable que mille. On dit même qu'un jour qu'il voguait en canot sur un grand lac, le vent s'éleva avec tant de violence que le canot piquait des têtes de toute sa longueur. Sans s'effrayer, Messire l'Ours souffla de toute la force de ses poumons et réussit à renverser complètement l'effet du vent.

Inutile de vous dire qu'un tel homme était la terreur de tout le pays d'alentour. En fait, il vivait sur une très haute montagne, d'où il pouvait voir à 30 lieues à la ronde. Du moins il le disait. Tout le champ que son œil couvrait était sa propriété, affirmait-il.

Sur quatre rochers il avait écrit en lettres colossales : « Ici commence mon domaine. Un œil y veille nuit et jour. Signé : L'Ours. »

Or en ce temps-là, nos forêts étaient déjà peuplées de caribous, d'orignaux, de chevreuils, de castors, de visons, de loutres, d'aigles, de hiboux, etc.

Tous ces êtres étaient fort mécontents de se voir ainsi fermer un vaste territoire. Ils se réunirent donc tous aux portes du domaine de l'Ours, pour discuter de la question.

— Moi, j'en suis pour la violence, dit le caribou. Cet homme est plus brute que nous. Trouvons son point faible et débarrassons-nous de lui.

— Nous ferions peut-être mieux de parlementer avec lui, opina le chevreuil.

— Pour moi, dit l'aigle, il n'est pas vrai qu'il voit partout. Je passe bien pour avoir de meilleurs yeux que lui, moi, et quand je vole au-dessus de sa hutte, je vous jure que je ne vois pas à plus de 10 lieues à la ronde.

— Et puis, savez-vous, ajouta le castor, moi je pense qu'il n'est pas si fort qu'il le dit.

— A tous nous autres ensemble, dit le lièvre, on en viendrait peut-être à bout.

Et chaque animal vint ainsi donner son opinion. Après quoi, l'on résolut unanimement de demander à l'aigle de surveiller les allées et venues de Messire l'Ours et de prévenir le groupe dès que celui-ci s'éloignerait quelque peu de sa hutte.

Par un bel après-midi de juin, l'aigle revint annoncer que c'était en plein le temps pour tous d'avancer. « Mais allez-y doucement », ajouta-t-il.

Alors, chaque animal, faisant le moins de bruit possible et allant aussi vite qu'il pouvait, se dirigea vers la hutte de l'Ours, au sommet de la haute montagne. Au fur et à mesure qu'ils y arrivaient, chacun d'eux se cachait. A un signal donné durant la nuit, tous devaient s'élancer sur la hutte en criant le plus fort possible.

Lorsque messire l'Ours entra, il aperçut la belette qui fourrait son nez dans l'entrebaillement de la porte et il se sentit en même temps piqué au pied par le maringouin.

— Comment ! cria-t-il, ces vilaines bêtes là sont rendues ici ?

Et, ce disant, il frappa le roc de son pied si durement qu'il se produisit une grande crevasse juste à l'endroit où était le loup. Celui-ci poussa un hurlement si épouvantable que tous les autres animaux s'enfuirent. Ce que voyant, messire l'Ours se mit à rire, bien content d'avoir si bien réussi.

Mais l'affaire ne devait pas rester là. L'année suivante, à la même date, les animaux se réunirent encore aux portes du domaine de l'Ours. L'on dit alors à la belette, — car le hibou l'avait vue faire : — « Puisque c'est toi qui nous a fait rater le coup, tu vas mourir ou bien accepter d'aller passer un an dans la hutte de l'Ours, à le suivre partout, sans qu'il le sache, si possible. Dans un an, jour pour jour, si tu es encore en vie, tu reviendras ici même et, nous donneras le détail de toutes ses occupations, et de ses allées et venues ».

La belette préféra prendre la chance qu'on lui offrait. Elle partit donc vers la haute montagne, après s'être allongé le cou, en signe d'assentiment.

Au bout d'un an, elle revint. Tous les autres animaux étaient bien contents de recevoir des nouvelles de messire l'Ours. La belette prit toute une longue semaine pour raconter son séjour sur la montagne.

« Messire l'Ours, dit-elle en terminant, passe tout son hiver endormi. J'é crois que nous pourrions, non pas aller le tuer pendant ce temps, car s'il s'éveillait, ce serait peut-être notre mort à tous, mais nous pourrions faire brûler sa hutte et ainsi peut-être périrait-il avant de se lever. »

Tous trouvèrent cette réflexion fort sage et résolurent sur le champ de l'exécuter.

L'hiver venu, la tortue se frotta rudement le dos sur le pied de la montagne, jusqu'au moment où il en jaillit une étincelle. Alors l'aigle qui se tenait tout près fit prendre en feu une longue branche sèche qu'il tenait dans ses serres ; puis quand elle fut enflammée il la porta vite au-dessus de la hutte de messire l'Ours qui dormait profondément et l'y laissa tomber.

Toute la hutte fut bientôt transformée en un foyer ardent. L'aigle, le hibou, le chat-huant regardèrent longtemps ; mais ne virent sortir personne.

« Ca y est, pensèrent-ils. Enfin, il est mort. »

Et tous trois allaient retourner annoncer la bonne nouvelle, lorsqu'ils virent sortir de dessous les décombres un animal noir comme la nuit.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit l'aigle.

— C'est lui, dit le hibou. Il n'a pas pu se sauver autrement.

— Il ne semble toujours pas si fort qu'auparavant, reprit l'aigle.

— Non, cela lui aura sûrement fait beaucoup de bien.

Et tous deux partirent avec le chat-huant, pendant que l'animal de la montagne s'enfonçait dans la forêt.

L'Ours avait eu tellement peur que tout le poil qu'il avait dans le corps et qui faisait sa force était sorti à la surface. Mais le feu l'avait vite rasé et mis noir, noir. Et pour ne pas périr complètement, l'Ours avait dû accepter d'être changé en animal comme tous les autres. Quant à son poil il repoussa bientôt, mais il resta noir comme la suie.

Le Caribou

C'était au temps où tous les hommes avaient une grosse tête, de grandes oreilles, de gros yeux, un nez long, etc.

Or, un jour, Caribou, qui était le plus mal bâti de tous les hommes, dit à un ami qui l'accompagnait :

— Sais-tu ?... Il y a longtemps que je pense à être comme vous tous. Si je pouvais du moins raccourcir mon nez, je serais bien content. Veux-tu essayer de me le réduire, toi ?

— J'essaierai bien, mais je ne te promets pas de réussir.

— Très bien, reprit le Caribou. Et tous deux s'enfoncèrent dans la forêt, pour ne pas être vus des autres hommes. Quand ils se furent suffisamment éloignés, le traitement commença. Le camarade enveloppa comme il faut le nez du Caribou avec des feuilles d'érable d'abord, puis avec de l'écorce de bouleau qu'il enduisit de gomme de sapin. Puis il le fit monter au sommet d'un arbre sur une haute montagne :

— Tu te tiendras toujours le nez au vent, dit-il au Caribou. Je reviendrai te voir demain matin.

Le Caribou suivit ce conseil à la lettre, mais non sans peine vous pensez bien.

Le lendemain matin, l'ami revint tel qu'il l'avait promis; il fit descendre le Caribou et le conduisit au bord d'un grand lac où il se mit à lui user le nez avec des cailloux. Comme le nez s'était pratiquement insensibilisé au cours de la nuit, le frottement ne produisait aucune douleur et bientôt Caribou eut un nez normal.

Inutile de vous dire que Caribou était content. Mais cela l'avait tellement changé que personne ne le reconnaissait. Au surplus, une bonne partie de sa figure était restée insensibilisée.

« Tout de même, se disait Caribou, j'aurai toujours l'air moins bête qu'auparavant. »

Mais avant de quitter son ami, il lui dit :

— Je te remercie bien du service que tu viens de me rendre. Mais tu sais qu'il me reste encore de trop grands yeux, de trop longues oreilles, de trop grands pieds. Si tu pouvais réussir à me rapetisser tout cela, je te donnerais tout ce que tu me demanderais.

— Je vais encore essayer, mais je ne te promets pas plus le succès.

— Correct, dit Caribou ; je suis prêt à tenter l'épreuve.

Les nouveaux traitements commencèrent et durèrent près d'un mois ; après quoi on constata une sensible amélioration. Mais, comme pour le nez, chaque partie traitée avec succès restait insensibilisée...

Quand on arriva au traitement des jambes, ce fut une tout autre affaire. Au lieu de raccourcir, elles allongeaient démesurément.

Alors Caribou cria, cria. Son ami vint, et, voyant les jambes de Caribou qui continuaient toujours d'allonger il en pressa fortement les extrémités l'une vers l'autre. La pression fut si forte qu'il en résulta une bosse au genou de Caribou.

Choqué, ce dernier voulut se venger de son ami. Mais au moment où il allait lever le bras, il fut changé en animal et n'en resta pas moins le genou gros. Et ses descendants, les cariboux de nos jours, sont encore ainsi.

Le Chevreuil

Chevreuil dansait comme pas un. Il était beau, bien bâti et fort élégant. Il était vaniteux et ses manières le faisaient détester des autres hommes.

Son extrême agilité le tirait cependant de presque tous les mauvais pas où l'engageaient ses manières agaçantes. Son ennemi le plus acharné était Caribou. Ce dernier, qui prétendait être l'homme le plus agile de la forêt, enrageait rien qu'à la pensée que Chevreuil passait pour plus souple que lui.

Un jour, Chevreuil rencontra Caribou.

— Je suis bien content de te voir, dit ce dernier. Il y a longtemps que tu te vantes d'avoir meilleures jambes que moi. Nous allons comparer ! Tu vois le gros arbre mort étendu là-bas dans le sentier. Bien, je dis que tu n'es pas capable de l'enjamber d'un seul bond ! Pour moi, c'est une bagatelle ! Regarde comme il y a du nerf là-dedans, dit-il à Chevreuil, en raidissant son jarret.

— Sautons tous les deux ensemble, répondit finement Chevreuil.

— Accepté.

Et les voilà tous deux en train d'exécuter la prouesse. Inutile de vous dire que Chevreuil n'eut pas plus de difficulté que Caribou. Comme ce dernier avait dû surveiller son propre saut, il n'avait pu observer son adversaire ni le prendre en défaut. Ils n'étaient pas plus avancés qu'avant. Ils continuèrent donc leur chemin en se disputant. Ils arrivèrent ainsi près d'un petit ruisseau assez large où l'eau était très agitée.

« Puisque tu es si souple, dit Chevreuil, saute de l'autre côté sans te mouiller les jarrets. Tiens, fais comme moi ! » Et il franchit d'un seul bond le ruisseau. En se retournant pour voir comment Caribou s'en tirerait, il l'aperçut en train de se reculer pour prendre son élan. D'un bon violent Caribou sauta en visant son compagnon. Chevreuil eut juste le temps de faire un autre bond pour ne pas être frappé à mort par Caribou, qui était beaucoup plus lourd que lui. Vous comprenez, ce geste de Caribou était calculé, il voulait profiter de cette occasion pour se débarrasser

SAINTE-ANNE

ser de son rival ! Mais grâce à son agilité Chevreuil avait encore échappé à une mort certaine. Chevreuil fit mine de ne pas saisir les mauvais desseins de Caribou et ils continuèrent à marcher dans la forêt.

— Tu sais, lança Caribou, j'ai sauté bien plus loin que toi. Il en fallait du jarret pour celà ! Avec tes cannes fines tu n'en ferais pas autant !

Il n'en fallait pas davantage pour chauffer à blanc la colère de Chevreuil qui répondit :

— Vois-tu le grand pin rouge ici : rien que d'un bond, je puis aller casser la branche du faite quand toi tu ne pourras pas atteindre la tête de la petite épinette d'à côté. Essaie. Si tu réussis, tu pourras te proclamer le vainqueur.

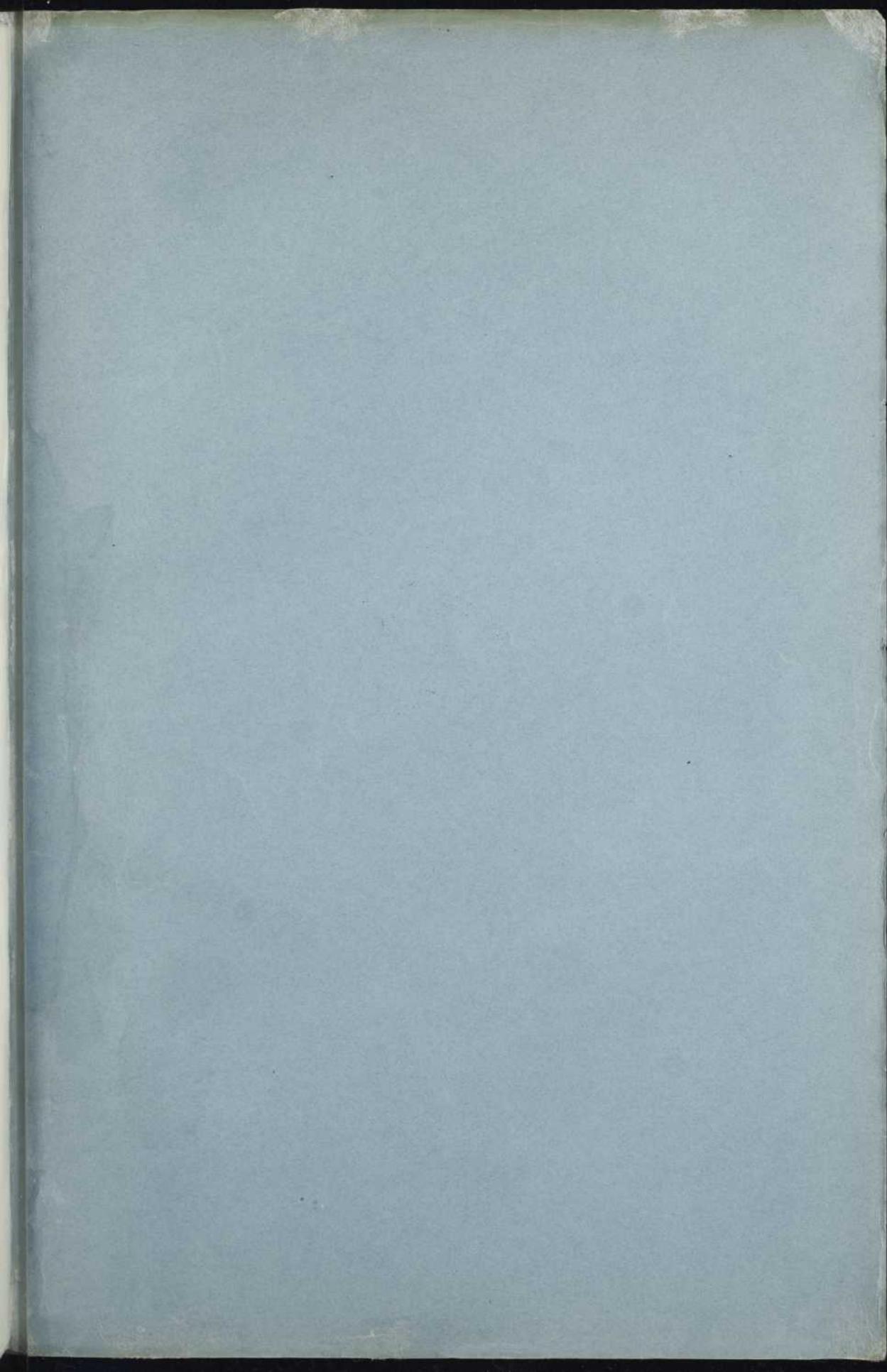
Par malheur, ils firent cette fois un effort si considérable qu'ils retombèrent tous deux sur le sol, presque sans vie !

Ils restèrent là des heures et des heures sans pouvoir remuer.

Comme Caribou était plus robuste, il revint le premier à la vie. Voyant Chevreuil étendu sans mouvement, il le souleva et le jeta dans le lac voisin. Mais à peine Chevreuil eut-il touché l'eau de ses jarrets qu'il fut changé en animal. Caribou le vit nager jusqu'à la rive opposée, après quoi il disparut d'un seul bond dans les profondeurs du bois. Et c'est depuis ce temps-là que le Caribou et le Chevreuil ne peuvent plus vivre ensemble dans la même forêt.

Table des Matières

AVANT-PROPOS	7
I — CELUI QUI A ÉTRANGLÉ LE SOLEIL	13
II — L'ENFANT DANS LA LUNE	16
III — L'ORIGINE DU FEU	17
IV — COEURS PLEINS DE POIL	19
V — LE DERNIER LOUP-GAROU	22
VI — LE CANARD	27
VII — LA TORTUE	31
VIII — LE HIBOU	33
IX — LE ROUGE-GORGE	37
X — BONHOMME BROCHET	42
XI — PEUREUX COMME UN LIÈVRE	49
XII — REVANCHE DE LA GRENOUILLE	51
XIII — LA COULEUVRE	53
XIV — LE PORC-ÉPIC	56
XV — LA BELETTE	58
XVI — LE VISON	61
XVII — LE CASTOR	64
XVIII — LE CARCAJOU	67
XIX — LE LOUP	70
XX — L'OURS	72
XXI — LE CARIBOU	75
XXII — LE CHEVREUIL	77





IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH
458, RUE BONAVENTURE,
LES TROIS-RIVIERES.